

Parti révolutionnaire et centre politique.

Texte rédigé par Vincent Présumey, novembre 2003

Sommaire:

1. Présentation.
2. Hal Draper sur Marx.
3. Sur Trotsky et Rosa.
4. Sur Lénine.
5. Voici le "modèle trotskyste de la secte".
6. Workers Party et International Socialist League.
7. L'expérience de Hal Draper dans les années soixante et soixante-dix.
8. Typologie trotskyste.
9. La critique de Hal Draper par Martin Thomas: présentation, sur Marx.
10. La critique de Hal Draper par Martin Thomas: sur Lénine.
11. Points d'accord et de désaccords avec la critique de Martin Thomas.
12. Le cas de la "Lettre de Liaisons".
13. La tache immédiate de la "Lettre de Liaisons".
14. La question du pouvoir et de la démocratie : Marx.
15. La question du pouvoir et de la démocratie : Lénine jusqu'en 1917.
16. La question du pouvoir et de la démocratie : Trotsky et les trotskystes.
17. La question du pouvoir et de la démocratie : aujourd'hui.

1. Dans cet article, je m'inspire des réflexions de deux auteurs marxistes anglo-saxons, d'abord Hal Draper, *Toward a New beginning, an Alternative to the micro-sect*, puis Martin Thomas, critiquant le premier dans un article de 1996, *SWPism and SWP-ophobia : Notes on Hal Draper's "Alternative to the micro-sect"*. Dans la dernière partie, je développe mon propre point de vue, qui recoupe en partie, mais pas entièrement, celui de ces deux auteurs, qui seront présentés en cours de route.

Il s'agit là d'une réflexion théorique dont le sens pratique est immédiat. Le bulletin *La lettre de Liaisons* et son comité de rédaction de 7 membres se définit en effet comme un petit "centre politique" au sens de Hal Draper, sans pour autant en faire un but en soi. Notre but, c'est un parti révolutionnaire de masse, représentation démocratique de la majorité. Le fait que je m'empresse après avoir parlé de "parti révolutionnaire" de dire qu'il serait la représentation démocratique de la majorité, et j'ajoute qu'il ne peut être que cela, signifie que je considère que nous sommes dans une époque révolutionnaire, celle du capitalisme triomphant à l'échelle de la planète (la "mondialisation" ou "globalisation") et que la majorité, majorité salariée productrice directe ou indirecte de plus-value dans un pays comme la France, majorité d'exploité(e)s et d'opprimé(e)s à l'échelle du monde, paysans, pauvres des villes, intellectuels... a pour intérêt réel, immédiat, la révolution. Les questions démocratiques, nationales, vitales, environnementales, élémentaires, sont "transitoires" et révolutionnaires, elles ne sont valablement défendues que si, à partir d'elles et pour leur apporter une réponse positive, on oriente la lutte des exploités et des opprimés vers la prise du pouvoir que Marx appelle dans le *Manifeste* la *réalisation de la démocratie*.

L'enjeu de la réflexion à partir des notes de Hal Draper puis de Martin Thomas est donc l'identité de ce bulletin et de ce comité de rédaction, et au delà, très au delà, c'est la manière de s'y prendre aujourd'hui, dans une situation globalement plus révolutionnaire qu'elle ne l'a jamais été, et aussi plus encombrée de fétiches "révolutionnaires" lui refusant justement ce caractère, plus que l'on n'a jamais été encombré, pour aider au regroupement des forces susceptibles d'avancer *réellement* vers un parti et une Internationale révolutionnaire.

L'utilité essentielle de nos auteurs anglo-saxons est donc ici de nous permettre de faire le point sur les grands efforts du passé en ce sens, au niveau de la tradition marxiste (2).

L'article de Hal Draper est court et vigoureux, cela se retrouve dans sa critique par Thomas. Jamais des auteurs français ou allemands n'écriraient aussi vite sur pareils sujets, et je n'échappe pas à la règle. Ils suggèrent et ouvrent des pistes dans chacune de leurs phrases, mais ne les poursuivent la plupart du temps pas. La langue anglaise est une langue de gens qui posent des fondations. Draper et Thomas appartiennent à la tradition *third camp* du trotskysme (un trotskysme qui s'est opposé à Trotsky), ignorée des historiens officiels du trotskysme en France, la patrie attirée des "historiens du trotskysme" (3). Bien que les écrits des auteurs de cette tradition aient tous cette concision spécifique et cette efficacité technique du texte qui ne les empêchent pas d'avoir une réelle beauté formelle, ils ne sont pas traduits (4).

Ici, une comparaison s'impose. Les militants français ont besoin de connaître cette tradition, non pas comme des ignorants auraient besoin du Messie, mais comme nos philosophes et sociologues continentaux ont besoin de connaître, et de plus en plus, un tant soi peu la philosophie analytique et la sociologie d'outre-Manche et d'outre-Atlantique. Ce parallélisme est frappant, il a cependant une limite, c'est qu'ici nous sommes dans le domaine de l'action révolutionnaire pratique dont la théorie est une dimension indispensable, une dimension éminemment pratique, et que donc pour nous et pour nos camarades continentaux la connaissance de cette tradition, inséparable de son utilisation immédiate à nos propres fins ainsi que je tente de faire ici même, est encore plus utile et, pour tout dire, nécessaire.

(1) "Vers un nouveau départ, une autre voie : Alternative à la micro-secte", écrit aux États-Unis en 1971 et traduit partiellement en français dans les *Cahiers Léon Trotsky* n° 69 de mars 2000.

(2) Il vaudrait le coup d'y insérer des composantes non marxistes de notre histoire, comme le combat de la CNT et de la FAI en Espagne jusqu'en 1939, celui des syndicalistes de gauche britannique jusqu'en 1926, celui des syndicalistes "purs et simples" américains jusqu'en 1947, celui des pétistes brésiliens aux origines, de Solidarnosc en Pologne en 1980-81 ou du sandinisme au Nicaragua... cela alourdirait cet article sans modifier substantiellement ses conclusions. J'ai amorcé cette étude historique dans mon *Retour sur la stratégie révolutionnaire au XX^e siècle et esquisse pour le XXI^e*.

(3) Ni Jean-Jacques Marie ni Daniel Bensaid, au fond bien proches l'un de l'autre, n'en parlent autrement que pour les expédier en enfer en deux lignes et Pierre Broué lui-même ne leur prête guère attention.

(4) J'ai moi-même traduit "à la sauvage" l'article de Martin Thomas, et un jeune camarade, Cyril Gisper, a commencé sérieusement la traduction de textes de Max Schachtmann et de Hal Draper.

2. L'article de Hal Draper est un retour sur les efforts faits par les marxistes pour construire des partis révolutionnaires. Il a une motivation immédiate, qui est de s'opposer à ceux qu'il considère comme des trotskystes sectaires. Mais à partir de là il remonte en arrière, jusqu'à Marx.

Draper critique l'attitude de Marx en matière d'organisation. Marx et Engels deviennent communiste vers 1846. Ils prennent tout de suite l'initiative de créer, à partir de Bruxelles, des *Comités de correspondance communiste* : Proudhon refuse d'y adhérer avec des arguments de type à la fois "anti-orga", comme on dirait aujourd'hui, et anti-"systèmes", et au fond chauvins. Notons que Draper n'aborde pas ces "détails". Assez vite, les Comités de correspondance permettent en fait à Marx et à Engels d'entrer en contact avec une organisation qui, si elle n'est pas un parti communiste de masse, est le principal parti communiste réellement agissant alors à l'échelle européenne : l'ancienne Ligue des bannis, dont une scission majoritaire forma en 1836 la Ligue des justes, qui devient précisément la Ligue des communistes. C'est une société secrète, quoi qu'ayant, par rapport au modèle ésotérique, carbonariste ou babouviste (et partiellement maçonnique) des sociétés secrètes dont elle est issue, beaucoup évolué dans le sens d'un fonctionnement démocratique, mais cela reste une société secrète. Dans l'optique de Hal Draper, c'est là que Marx et Engels font l'expérience d'un petit "parti-fraction".

Expérience fondamentale : rappelons tout de même que le comité central de la Ligue des communistes *somma* Marx de terminer le texte programmatique qu'il devait écrire pour elle et qui sera le *Manifeste* !

Mais avec les révolutions de 1848, Marx et Engels n'agissent plus dans le cadre de la Ligue. Ils adhèrent à l'Association démocratique, qui ne se définit pas comme une organisation ouvrière, mais qui combat pour la démocratie avec la bourgeoisie et la petite bourgeoisie rhénanes (1). Ils font un journal démocratique radical, la *Neue Rheinische Zeitung*. Sans doute les contacts avec les premières associations syndicales d'ouvriers et le réseau des membres de la Ligue ont-ils un rôle important dans leur action, mais elle ne se situe pas, sitôt les événements engagés par les masses en action, dans le cadre de la Ligue.

Ils retournent à ce cadre, dans l'émigration, pour s'y trouver rapidement impliqués dans des querelles interminables d'émigrés et en butte aux tentations gauchistes et putschistes de leurs anciens camarades d'avant 1848. Dans les polémiques du moment, l'esquisse d'un courant international communiste est tangible, entre les blanquistes français, les communistes allemands et ce qui reste des chartistes britanniques, un courant de masse battu en 1848. Mais cela n'est qu'une esquisse. Marx et Engels très vite dégoûtés par ce type de querelles, vraisemblablement aggravées par toutes sortes d'agents (prussiens, bonapartistes, etc.), veulent en fait s'éloigner de ce petit monde et tardent un peu à le faire pour des raisons de solidarité devant la répression. Une fois terminé le procès des communistes de Cologne, Marx et Engels vont ouvertement considérer que le "parti" pour lequel avait été fait le *Manifeste* n'existe plus, et ne doit plus exister, en tant qu'organisation, tout en employant ce mot de "parti" dans le sens très général de courant naissant du mouvement même de la société moderne, de la lutte de classe du prolétariat (2).

Selon Draper, qui est beaucoup moins détaillé que je ne l'ai été dans l'exposé qui précède, Marx et Engels ont "surréagi" contre le type de parti-secte qui avait été la première forme d'organisation ouvrière à la suite de Babeuf et des Égaux. J'ajoute que cette incontestable "surréaction" correspond aussi à la quasi-volatilisation, après 1848, en tant que courant de masse, du chartisme britannique, qui lui n'était vraiment pas une secte, et qui a, sans doute, été dès les années 1840 le véritable idéal organisationnel de Marx et d'Engels.

A partir de là, Marx et Engels se réduisent à un centre de production politique et théorique qui, à la limite, comporte deux personnes : Marx et Engels, et un réseau d'amis, de correspondants et de parents. En même temps, ils saisissent les opportunités d'apporter au mouvement réel "tel qu'il est", et reconnaissent l'importance de l'Association Internationale des Travailleurs, qui ne naît pas sur un programme mais sur la base d'un rapprochement pratique entre associations et syndicats ouvriers de différents pays, France et Grande-Bretagne surtout. L'influence de Marx dans le Conseil général de l'AIT est énorme - les éléments programmatiques, entendus dans un sens tout à fait différent des schémas pour la société de demain des utopistes, mais comme programme d'action politique et syndicale, viennent d'eux. Mais cette action ne consiste pas à recruter des "agents" et des "fidèles", contrairement à la représentation que s'en fait son adversaire Bakounine, dont les méthodes sont précisément, *a priori*, des méthodes de conspiration.

Marx sème donc des germes mais ceux-ci fructifieront de différentes manières, pas de façon univoque sous la forme d'un parti "marxiste".

En fait, le commentaire de Hal Draper est centré sur l'action de Marx et Engels en Angleterre (3). On peut se demander si cela n'est pas réducteur, même après la répression de la Commune de Paris et la décomposition de l'AIT (qu'ils n'hésitent pas à "dissoudre" comme ils ont par deux fois, en 1848 et en 1852, "dissous" la Ligue sitôt qu'elle leur semble risquer de devenir une *forme* fétichisée plutôt qu'un *contenu* vivant, et très précisément au moment où la lutte contre le noyautage sectaire bakouninien commençait à les entraîner à des méthodes similaires). Car il est bien évident notamment qu'en Allemagne Marx et Engels agissent comme un centre politique actif, gagnant des franges des organisations existantes, mais jamais complètement : la social-démocratie qui passe pour le modèle de l'organisation marxiste est en fait loin de l'être pleinement (4).

Quoi qu'il en soit, en Angleterre, constate Draper, Marx et Engels n'essaient même pas de faire, par exemple, un journal, qui serait l'expression de leurs idées et qui ferait des

propositions au mouvement ouvrier. Ils laissent faire, ne structurent même pas, notons-le, de véritable section de l'AIT alors que le centre de l'AIT est à Londres. Les conséquences en sont redoutables : les trade-unionistes même quand ils fréquentent Marx et Engels restent sur des positions très modérées, et un "marxiste" officiel s'autoproclame tel, Hyndman qui forme une secte -une grosse secte, mais une secte : la Social-Democratic Federation (SDF)-, combinant un fonctionnement autoritaire et des pratiques opportunistes (soutien à des candidats tories...). La fille de Marx, Eleanor, et son époux Charles Aveling militent à la SDF, puis à la Socialist League du poète William Morris, finalement sectarisée aussi par des anarchistes émigrés, puis parmi les syndicalistes d'industrie et à l'Independent Labour Party à sa naissance : militantisme actif qui n'est pas négligeable mais qui se garde de construire une organisation ni même un réseau de cadres "à eux".

Bref, ne voulant pas créer "leur" secte, Marx et Engels auraient laissé des sectes se créer toutes seules en leur nom et n'auraient même pas fait ce qu'ils pouvaient tout de même faire, à savoir créer un *centre politique*, un *journal*.

Leur attitude, malgré un apport théorique qui bouleverse tout et malgré la manière dont ils ont "semé" dans l'AIT, et en négligeant -ce qui n'est tout de même pas rien ! - leur apport à la social-démocratie allemande qui, si elle n'est pas strictement "marxiste", n'aurait pas été ce qu'elle fut sans eux, leur attitude témoignerait donc d'une oscillation entre deux pôles :

- celui de la secte qu'ils ont rencontrée jeunes,
- et celui du refus de fait de structurer une organisation, "surréagissant" à la secte.

Cela dit, Draper n'est pas négatif sur les positions de Marx en matière d'organisation : il approuve son attitude envers l'AIT, notamment, fécondant le mouvement réel sans chercher à lui imposer un programme idéologique, mais il déplore qu'il n'ait pas ajouté à cela la formation d'un "centre politique", analogue selon lui à la tribune qu'avait été dans la révolution de 48 la *Neue Rheinische Zeitung*, et que par conséquent bien peu de cadres marxistes aient été effectivement formés, si ce n'est souvent des cadres peu instruits et sectaires dont le pire fut Hyndman.

Sous bénéfice d'inventaire, nous retiendrons avec Draper que pour Marx *"la ligne de délimitation organisationnelle ne portait jamais sur les idées programmatiques spéciales d'une avant-garde idéologique pour ses propres besoins (à savoir un programme dans l'abstrait) mais sur la signification politique, en termes de lutte de classe qui se poursuivait, du niveau politique de développement atteint par le mouvement de la classe, à savoir le programme dans le concret, tel qu'il était concrétisé dans la lutte de classe réelle telle qu'elle se déroulait."*

(1) Comme le dit Draper entre parenthèses, ce point renvoie à d'autres questions (place de la bourgeoisie dans les révolutions de 1848, etc.).

(2) Draper aurait pu utiliser cette citation pour montrer ce passage d'une certaine idée du "parti" à une autre :

"Je ferai observer d'abord que depuis qu'en novembre 1852 sur ma proposition, la Ligue a été dissoute, je n'ai plus jamais appartenu et n'appartiens à aucune société secrète ou publique, et qu'en conséquence le parti, dans cette acception éphémère du mot, n'existe plus pour moi depuis huit ans.

(...) Ainsi, depuis 1852, je ne sais rien du "parti", dans le sens que tu lui prêtes. Si tu es poète, moi je suis critique, et je t'assure que les expériences de 1849-1852 me suffisent. L' "Union" [groupement d'émigrés allemands de la Ligue des communistes en Amérique], de même que la "Société des Saisons" [modèle de la société conspirative blanquiste] à Paris et des centaines d'autres, n'ont été qu'un épisode dans l'histoire du parti qui prend naissance partout spontanément sur le terrain de la société moderne." (Lettre de Marx à Ferdinand Freiligrath, Manchester, 29 février 1860).

(3) Il ajoute seulement qu'aux États-Unis, le Socialist Labour Party (et furtivement, sans le nommer), issu indirectement de l'ancienne Ligue des communistes, fut une caricature sectaire.

(4) Le silence de Hal Draper sur Marx et la social-démocratie allemande dans *Towards a New beginning...*, doit être éclairé par ce qu'il dit de ce sujet dans son texte sur le *Socialisme par en bas* (voir ci-dessous, point 4 note 4). Pour lui, stalinisme et social-démocratie sont les deux principales manifestations du "socialisme par en haut" au vingtième siècle, mais le socialisme par en haut est lui-même l'expression d'un phénomène plus général, la domination des rapports hiérarchiques-autoritaires dans les sociétés de classe ; et ce caractère de la social-démocratie allemande est pour lui présent dès le début, et d'origine lassalienne. Le SPD aurait donc été une "secte de masse" (autrement dit : une église).

3. Le modèle de l'oscillation entre ces deux pôles, décrit par Draper pour Marx, vaut en fait aussi d'après lui pour Trotsky et pour Rosa Luxembourg. Il s'agit donc non pas d'un problème "personnel", mais d'une difficulté profonde inhérente à l'organisation politique de la classe ouvrière en tant que telle.

En remarquant cela, nous devinons déjà que le centre de l'oscillation, le point de synthèse, la bonne méthode selon Draper, ni sectaire ni renonçant totalement à l'organisation, a été celle de Lénine à laquelle l'un et l'autre se sont opposés suite à la scission de 1903 de la social-démocratie de Russie entre bolcheviks et mencheviks, Trotsky ayant alors rédigé son pamphlet *Nos tâches politiques* et Rosa Luxembourg son article sur *Questions organisationnelles de la social-démocratie russe : léninisme contre marxisme*, l'un et l'autre contre Lénine.

Trotsky et Rosa (1) ont tous deux situé leur action et leur pensée dans le cadre d'un "parti" déjà existant, la social-démocratie, russe (2) pour Trotsky, russe et allemande pour Rosa, et dans l'Internationale que dominait de fait la social-démocratie allemande pour tous les deux. Lénine aussi, mais d'une part il a considéré que la social-démocratie russe, proclamée comme parti en 1899, restait en fait à structurer et à construire, et d'autre part jamais le thème de l' "unité" du parti ne l'a retenu d'exprimer son point de vue et de délimiter son courant contre les autres points de vue et courants du parti par une lutte acharnée, dont l'enjeu était, explicitement, le devenir et la nature même du dit parti.

Avant 1914, Trotsky n'avait pas compris ce que faisait Lénine et, plaçant au-dessus de toutes autres considérations le principe de respect du "parti", de son "unité" et de ses traditions, il a considéré que le combat de Lénine le mettait en danger et a été, sur les questions organisationnelles, un allié des mencheviks dont il s'éloignait pourtant de plus en plus quant à leur conception même de la révolution. Sous couvert de défense de l'unité et de lutte contre le sectarisme et le dogmatisme, c'est donc un certain fétichisme de l'organisation qui l'a conduit à cette attitude. Avec la guerre et surtout dans la révolution, il se rallie à Lénine et devient bolchevik -et le "meilleur des bolcheviks" selon Lénine. Mais d'une certaine façon il transfère cette allégeance "organisationnelle" au parti bolchevik et en même temps répudie ses conceptions de jeunesse en matière d'organisation, "libérales" et méfiantes envers le centralisme, pour, comme on dit, "sauter de l'autre côté du cheval" et, dans le contexte de la guerre civile dont il est le chef militaire, se faire l'apôtre du substitutisme (voir par exemple son livre *Terrorisme et communisme*).

Nous avons donc là une sorte de succession dans les attitudes -schématiquement résumée par l'opposition binaire que l'on pourrait établir entre *Nos tâches politiques* (1903) et *Terrorisme et communisme* (1919). J'aborderai plus loin l'attitude ultérieure de Trotsky en matière d'organisation, à la suite de ce qu'en dit Draper.

Quant à Rosa, elle nous présente le cas d'une dualité simultanée et non d'attitudes successives. En Allemagne, Rosa explique que *"la social-démocratie ne dirige pas le mouvement de la classe ouvrière, elle est le mouvement de la classe ouvrière"* et, tout en devenant la figure de proue de l'opposition à l'appareil conservateur du parti, elle n'organise pas d'opposition délimitée et systématique et sera donc surprise, en 1914, par l'obligation de constituer un réseau clandestin sans préparation. C'est là une raison importante du retard dans l'organisation du parti communiste allemand, qui fut l'une des causes de la tragédie de 1918 (3).

Mais en Pologne et Lituanie, avec Léo Jogishe elle construit et dirige d'une main de fer la SDKPiL, social-démocratie de Pologne et de Lituanie, qui est un parti centralisé beaucoup plus proche de la caricature que l'on fait habituellement du bolchevisme que ce dernier ne l'est en réalité. Notons cependant qu'un autre facteur a agi dans le sens de la "sectarisation" du socialisme luxembourgeois en Pologne, c'est son refus du combat pour l'indépendance nationale de la Pologne.

Ici encore, j'ai largement développé ce qui n'est que suggéré dans le texte de Hal Draper. Venons-en donc à Lénine.

(1) Dans un article de 1996, *Parti et masses, Luxembourg contre Lénine en 1905*, disponible sur <http://www.le-militant.org/archives/rosa.htm>, Raymond Debord fait tout un numéro sur le fait qu'appeler Rosa "Rosa" relèverait d'une sorte de machisme condescendant. C'est un vieil usage du mouvement ouvrier révolutionnaire.

(2) Ou plus exactement : de Russie, car non forcément russe de nationalité.

(3) Mais non pas, en tous cas certainement pas directement, de l'avortement de l' "Octobre allemand", notons-le en passant : la responsabilité du "luxembouguisme" ne va pas jusque là, c'est le zinoviévisme et le nationalisme bureaucratique à Moscou qui ont pesé le plus sur le KPD en 1923, le "luxembouguisme", par son apport décisif à l'élaboration et à l'application de la stratégie du front unique ouvrier ayant au contraire permis au KPD de devenir un parti de masse et de créer les conditions d'une insurrection victorieuse. Le procès en "luxembouguisme" fait à la direction hésitante du KPD en 1923 est d'origine zinoviéviste et stalinienne.

Laura Fonteyn dans *Le Cri des travailleurs* n° 3 se livre sur ce point à un raccourci sectaire caractéristique, comme si les faiblesses théoriques de Rosa en matière d'organisation étaient la cause première du tournant du XX^e siècle que fut l'absence d'Octobre allemand. Cela se ramène à dire "parce qu'elle n'a pas voulu proclamer "la fraction, la fraction" puis "le parti, le parti", tout a été perdu". Ce qui revient à dire que l'échec de 1923 était programmé... par Rosa ! Mais les mots ne font pas l'histoire, ce sont les hommes qui la font.

4. Lénine, donc, développe lui aussi, naturellement, son action dans le cadre de l'Internationale et de la social-démocratie russe, mais il considère cette dernière (1) comme son milieu d'intervention.

Dans ce milieu, il prend une part déterminante à la formation et à l'animation d'un "centre politique" : l'*Iskra*. Comité de rédaction, un journal "centre organisateur" et un réseau de correspondants responsables. Selon Draper, Lénine nous offre la synthèse que Marx, Trotsky et Rosa n'ont pas effectuée :

"... Lénine ne commit pas l'erreur de dresser les murs d'une secte entre sa tendance (celle qui avait une ligne juste) et le large mouvement de la classe en lutte, il ne fit pas non plus l'autre erreur, celle de négliger de construire un centre politique et, du coup, des cadres marxistes."

Les bolcheviks -ni, d'ailleurs, les mencheviks- n'étaient des "organisations de membres" faisant une sorte de serment d'allégeance à un programme pour être incorporés au corps délimité du "parti" ou de la "fraction". Ils étaient des centres politiques dans un milieu plus large, se battant entre eux pour leur influence, leur direction, sur lui. Les scissions envers le parti ouvrier social-démocrate russe (POSDR) se sont faites sur la droite et, contrairement à ce que les historiens bourgeois et les "marxistes-léninistes" prétendent de concert, elles ne répondaient pas à un plan préalable de Lénine :

-en 1903 les mencheviks scissionnent, la légitimité démocratique du congrès se trouve du côté des bolcheviks, qui respecteront la discipline du parti réunifié en 1905 (c'est à ce sujet que Lénine emploiera l'expression d'origine allemande de "centralisme démocratique" qui n'a alors aucun caractère systématique chez lui mais ne fait que désigner l'attitude qu'il préconise pour les bolcheviks dans le parti unifié).

-en 1912 la plupart des mencheviks et le groupe de Trotsky, parce qu'ils ne veulent pas se séparer de l'aile "liquidatrice" des mencheviks partisans de la renonciation à l'action illégale et donc de l'auto-destruction du parti dans les conditions du tsarisme, se situent en dehors du cadre du parti ouvrier social-démocrate de Russie, alors que la fidélité unitaire des bolcheviks, combinée à leur affirmation constante comme centre politique alors défini comme une fraction du parti, leur permet d'assumer presque seuls sa continuité et sa légitimité, car leur orientation a fait que le cœur du prolétariat russe, à St-Pétersbourg, les soutient (2).

-en 1914 les "mencheviks du parti" de Plekhanov, partisans de l'union sacrée, scissionnent du parti qui correspond alors formellement à la seule "fraction" des bolcheviks.

-en 1917 l'attitude des bolcheviks leur permet d'être la colonne vertébrale d'un regroupement général des forces révolutionnaire du prolétariat. Le ralliement de Trotsky, ainsi que de nombreux mencheviks, anarchistes et socialistes-révolutionnaires étant ici la partie émergée d'un mouvement plus vaste d'adhésion dans la masse ouvrière.

Contrairement à ce que se sont imaginés, par exemple, les trotskystes au lendemain de la seconde guerre mondiale, leur situation alors n'était pas comparable à celle des bolcheviks en 1917, car le combat de Lénine avait fait d'eux le courant politique organique du

prolétariat russe, le parti "traditionnel" des travailleurs de Russie (non pas le seul, mais le principal historiquement). S'il est vrai que la révolution de février a commencé par les mettre temporairement en minorité dans les soviets, ils n'étaient donc pas une fraction minoritaire qui, par la dénonciation et l'exemple, aurait tout retourné en leur faveur en quelques semaines simplement parce que les cadres auraient été pré-sélectionnés avant.

Effectivement, il y a eu pré-sélection des cadres marxistes, mais celle-ci ne peut s'expliquer que comme la résultante des trois phases antérieures de l'histoire du bolchevisme :

- d'abord celle du centre politique entreprenant sérieusement, sans appeler à une adhésion sectaire "programmatische-abstraite" préalable, les tâches de délimitation politique et donc d'union et les tâches d'organisation à partir du journal : phase de l'/skra,

- puis de 1903 à 1912 celle de la fraction, mais à condition de préciser avec Draper que le mot "fraction" alors ne signifie pas que l'on doit y adhérer ou non où que l'on soit, les groupes locaux ayant pratiquement jusqu'en 1917 des "allégeances" fluctuantes et parfois multiples,

- puis celle où ils s'identifient au parti ouvrier social-démocrate de Russie en général, non pas de leur fait mais en raison des scissions des autres qui sont donc, eux, les "sectaires" (même lorsqu'ils scissionnent au nom du "combat contre le sectarisme" comme le bloc d'août 1912 entre les mencheviks non liquidateurs et liquidateurs et Trotsky).

C'est par cette histoire qu'ils peuvent, en 1917, s'unifier organiquement à tout le mouvement de la classe ouvrière.

Si l'attention de Hal Draper est essentiellement focalisée sur le moment initial de l'/skra (3) et n'étudie pas tout le développement dont il n'est que le point de départ, elle a l'immense mérite de nous proposer une appréhension totalement "iconoclaste" de Lénine, aux antipodes de l'idée que s'en font tant ceux qui le diabolisent que ceux qui le divinisent.

Ce Lénine ne mettait pas en avant le ralliement à un schéma pré-établi, et est parvenu, d'une manière qui apparaît comme unique, comme est unique la victoire d'Octobre (une unicité qui en a fait le désastre), à synthétiser fermeté organisationnelle et attitude non sectaire.

Dans la réflexion de Hal Draper, cette approche de la vraie pratique organisationnelle de Lénine fait suite à la manière dont, dans son texte peaufiné de 1960 à 1966 sur le *Socialisme par en bas* (4) il range délibérément Lénine du côté des tenants du socialisme construit par les travailleurs eux-mêmes, et non du côté de ceux pour qui les travailleurs doivent obéir à des plans pré-établis et à des chefs géniaux (5).

(1) Et l'Internationale seulement à partir de 1914 et dans un tout autre sens puisque cela correspond à sa faillite.

(2) Il existe un article d'un militant de l'un des courants de la IV^e Internationale-SU en Grande-Bretagne, John Ross, *Parti ou fraction/secte*, dans *Quatrième Internationale* de juillet-août-septembre 1980, qui, quoi qu'il en soit dans un but tout à fait fractionnel-sectaire -démontrer que en dehors de la fidélité à "la" IV^e Internationale, comme si celle-ci existait et était par édit divin le SU, pas de salut- contient un excellent résumé de la politique de Lénine et des bolcheviks durant la période "fractionnelle" dans le POSDR en 1903-1912.

(3) Dans *The Myth of Lenin's Concept of Party*, dernier texte important de Hal Draper (1990), il développe la critique, par un retour au texte, du mythe forgé autour de *Que faire ?* Une fois ce dernier texte traduit en français, j'y reviendrai de plus près.

(4) La première version de ce texte important est parue dans la revue américaine *Anvil* en 1960, la version achevée dans *New Politics* en 1966. La version française a été diffusée par la revue suisse francophone *A l'Encontre* puis par le bulletin suisse francophone *SolidaritéS* à peu près au même moment, en 2002. J'y ai consacré un article dans la *Lettre de Liaisons* n° 51 du 5 décembre 2002.

(5) Et comme Draper range Bakounine parmi les autoritaristes bureaucratiques en ce qui concerne ses méthodes, cela a le chic de provoquer l'ire des anarchistes doctrinaires, certains d'entre eux tenant Draper pour une sorte de démon marxiste, d'une manière qui ne manque pas de comique mais qui relève du pur sectarisme et révèle une profonde propension autoritaire à la défense des dieux et des textes sacrés.

5. Le moment pivot du texte de Hal Draper, c'est le moment pivot de l'histoire du XX^e siècle. L'échec de la révolution allemande, européenne, mondiale après son ouverture par Octobre 17 en Russie modifie le cours de l'histoire. Par rapport au sujet que nous traitons ici,

il amène une résurrection de la "forme secte". Draper pose la question, en tête de chapitre : *"Quand et comment a-t-on ressuscité la forme secte ? "* Il est assez significatif de sa méthode qu'il ne pose pas également la question du "pourquoi ? ". Et effectivement il n'entreprendra pas ici de répondre à cette question qu'il n'a pas posée.

La "forme secte" que Draper a ici en vue, c'est essentiellement "le modèle trotskyste de la secte", *the trotskyst sect pattern*. L'histoire qui est la sienne, et qui est la nôtre, est celle des révolutionnaires : la forme des organisations staliniennes ne nous intéresse donc ici que dans la mesure où elle est issue à un moment donné du même processus et où elle a pu contaminer la *trotskyst sect pattern*. Draper a démoli le thème de l'organisation léniniste jacobine et autoritaire, dirigée par des "révolutionnaires-professionnels" censés avoir été, selon les "marxistes-léninistes", le noyau de la dictature du prolétariat et, selon les libéraux, les réactionnaires, les social-démocrates et les anarchistes, le noyau de la dictature sur le prolétariat. Par conséquent le retour, après la révolution de 1917, d'une forme secte ne s'inscrit pas chez lui en filiation d'avec la véritable pratique de Lénine, mais bien en rupture avec elle. C'est une régression, et comme toutes les régressions, ce n'est pas un pur et simple retour à la case départ, mais c'est aussi quelque chose de partiellement nouveau.

Il est cependant impossible de nier que cette régression n'ait eu rien à voir avec le substitutisme, le militarisme, l'autoritarisme, le putschisme, qui furent dans une certaine mesure le lot des bolcheviks une fois au pouvoir, dans l'isolement, la famine et la guerre les encerclant et les pénétrant de toutes parts. Chez Draper, ce lien est exprimé de la façon suivante : la révolution mondiale étant à l'ordre du jour immédiat en Europe, le sentiment d'urgence a poussé à la proclamation de l'Internationale communiste et à la tentative d'accoucher au forceps de partis communistes devant en somme sortir tout armés de la cuisse du Comintern. Et ce qui en sortit ne fut pas une vague de partis révolutionnaires de masse comme l'avait été le parti bolchevik en 1917 mais une vague de sectes se revendiquant du bolchevisme et le singeant. Si Draper cite ici en exemple ce paradigme du sectarisme que fut en effet le bordiguisme, l'appréciation qu'il porte vaut plus généralement, pour la manière même dont les partis communistes commencèrent à se former au début des années 1920 -ce qu'atteste d'ailleurs la critique dessinée au passage envers les "21 conditions" (1).

Si la défaite de la révolution mondiale en 1917-1923 a engendré le stalinisme, Draper ajoute qu'elle a eu, sur les adversaires révolutionnaires du stalinisme, une autre conséquence moins connue :

"Une conséquence bisymétrique a frappé les courants qui refusaient la stalinisation ou rompaient avec elle : ils voyaient en général la dégénérescence du mouvement comme une conséquence de la stalinisation au lieu de voir la stalinisation comme la conséquence de la défaite et de la dégénérescence du mouvement."

Il était en partie inévitable et donc en partie juste d'être "pressé" en 1917-1923 et de tenter de forcer le processus de construction de partis révolutionnaires de masse par des mesures organisationnelles (et d'ailleurs, notons-le au passage, des mesures beaucoup plus organisationnelles que simplement "programmatiques" et idéologiques). Mais les révolutionnaires antistaliniens ont, par exemple, considéré que les 21 conditions et la méthode qu'elles exprimaient restaient valables à l'échelle de l'histoire, au-delà de la période 1917-1923, en tant que "forme léniniste d'organisation" atemporelle et définitive.

Le "modèle trotskyste de la secte" est donc la principale manifestation de cela (bien que les bordiguistes, ultra-gauche et conseillistes, et par la suite d'autres courants issus du stalinisme ou du stalino-maoïsme et même certains anarchistes relèvent parfaitement de cette analyse eux aussi).

La montée puis les défaites de la révolution mondiale ont engendré ce paradoxe que Trotsky, qui s'était opposé au centre politique de Lénine dans la social-démocratie russe en le croyant scissionniste, fut amené à constituer l'Opposition de gauche comme un "centre politique" dans le cadre du parti bolchevik au pouvoir en pleine dégénérescence, emprisonné par la bureaucratie, et de l'Internationale communiste en cours de stalinisation, donc dans des conditions qui étaient les plus défavorables qui soient à la libre expression de quelque

"centre politique" que ce soit. Selon Draper, et cela est certainement vrai, Trotsky craignait la sectarisation et était conscient des travers sectaires de ses propres groupes de partisans. Aussi préconisa t'il la résistance de l'intérieur le plus longtemps possible puis, après 1933 (2), chercha t'il à "désectariser" et mettre en contact avec les masses son propre courant, notamment au moyen de l'entrisme.

Mais finalement, le même sentiment d'urgence à l'approche de la seconde guerre mondiale, supposée porter en elle la révolution, aurait favorisé à la manière du "réflexe 21 conditions" la décision double de proclamer, aux États-Unis (3) le Socialist Workers Party en quittant le Socialist Party, décision que Draper regrette, et au plan international de proclamer la IV^e Internationale et son programme dit de transition à la conférence tenue clandestinement en septembre 1938. En présentant ainsi les choses, Draper ne laisse pas d'autre issue qu'un développement de type sectaire du mouvement trotskyste.

Je ne le suis pas sur ce point, mais j'y reviendrai plus loin. Par contre, on pourrait renchérir sur les éléments de description qu'il donne du *trotskyist sect pattern*, qui correspond en fait, plus généralement, à ce que des générations de militants ont abusivement appelé et continuent à appeler abusivement, que ce soit pour la louer ou pour la dénoncer, la "forme léniniste d'organisation". Dans un texte de début juillet 2000 que je ne reprendrai pas tel quel aujourd'hui sur certains points, mais qui n'a pas vieilli sur celui-là, j'en donnais une description que je résumerai ainsi : la "forme léniniste d'organisation" n'est pas la centralisation, mais elle est une forme très particulière de centralisation dans laquelle l'organisation est considérée comme un bloc face au monde hostile et, en son sein, la direction de l'organisation est elle-même un bloc face à ses membres. Les débats ne doivent pas filtrer de l'organisation vers le monde et de la direction vers l'organisation, ce qui conduit logiquement à la disparition de tout débat réel, quand bien même des "statuts" reconnaîtraient "le droit de tendance" et "le droit de fraction". Cette forme secrète des représentations idéologiques spécifiques, telles que le fait de se prendre pour le parti révolutionnaire en version embryonnaire, que la croyance que toute divergence ayant des racines de classe, un doute n'est pas un désaccord mais représente une incompréhension pathologique qu'il faut soigner et non pas discuter comme on discute un argument, que tout acte du parti est en soi justifié puisque c'est le parti qui le commet, et que même si la révolution n'advient pas, la justesse de la ligne est confirmée par le simple fait de l'auto-reproduction du parti et de sa forme soi-disant "léniniste" qui devient en fait le but en soi.

La "forme léniniste d'organisation" est donc bien une variante du schéma général de la secte ainsi défini par Draper :

"La mentalité de secte ne voit sa sanctification que dans son programme complet, c'est-à-dire dans ce qui la sépare de la classe ouvrière."

Sur ce canevas, on a des variantes qui vont de la secte relativement intelligente, qui a des états-d'âmes sur son identité, à la caricature la plus ubuesque.

Si Draper nous dit, rapidement, quand et comment la forme secte est revenue, il ne nous dit pas pourquoi et ne l'a d'ailleurs, ainsi qu'on l'a vu, pas prétendu. Mais l'on peut et l'on doit répondre à cette question du pourquoi. Il s'agit d'une régression dans les conditions de défaites de la révolution mondiale et de pression du stalinisme, de sorte que l'on peut dire que la "forme léniniste d'organisation" singe le stalinisme tout en voulant le combattre. La forme autoritaire de la société de classe explique la forme sectaire des premières organisations ouvrières et socialistes, dans le cas type des sectes républicaines communistes (Égoux, Blanqui, Ligue des communistes) et dans l'autre cas, celui des utopistes (saint-simoniens, oweniens, fourriéristes...), forme qui réapparaît sur une base élargie (Lassalle) ou sous une forme "marxiste" (Hyndman) ou non (Bakounine), mais qui dès le début n'est pas la seule et peut être dépassée (chartisme, Association Internationale des Travailleurs). Ce dépassement semblait avoir été accompli par la seconde Internationale et surtout par son fruit le meilleur, le bolchevisme. A travers même l'évolution ultérieure du bolchevisme, il y a cependant une régression, liée au stalinisme, qui engendre un miroir antistalinien du stalinisme. Mais cela ne donne pas tort, en aucun cas, à ceux qui ont essayé de vaincre et de combattre en constituant aussi de telles organisations.

(1) Je choisis de ne pas développer ce point ici. Mais disons que dans l'ensemble il me semble évident qu'en effet, les 21 conditions ont été peu utiles. En leur nom et dans le contexte du début des années 1920 on a vu l'éviction de l'Internationale de révolutionnaires socialistes ayant une pratique de masse comme Paul Lévy ou Serrati, alors que des social-chauvins comme Smeral, Cachin, Frossard, y ont trouvé leur place...

(2) Puisqu'à partir de 1933 Trotsky "tourne" vers le combat pour la IV^e Internationale à la suite du constat de ce qu'a été l'écrasante responsabilité de l'Internationale communiste dans la victoire de Hitler.

(3) Dans l'un de ses entretiens de Coyoacan avec les dirigeants du SWP, Trotsky "confesse" d'ailleurs avoir été surpris de l'ampleur de la crise économique et sociale aux États-Unis dans les années 1930, ce qui le conduit à penser que l'imminence de la révolution est valable aussi en Amérique.

6. Le texte de Hal Draper est rythmé par les moments "Marx", "Lénine", Trotsky", et il s'achève par un rapide parcours d'un dernier moment, le moins familier aux lecteurs français puisqu'il s'agit de l'expérience du courant trotskyste *Third camp* lui-même dont Draper a été un dirigeant.

Il distingue trois moments dans sa propre histoire.

Le premier moment est le point de départ, c'est celui du Socialist Workers Party dont Schachtman, Draper et leurs camarades, expulsés par Cannon en 1940 (1), sont issus. Le point de départ est donc le *trotskyist sect pattern* tel que Draper l'analyse. Le SWP se percevait et se présentant comme "LE" parti révolutionnaire révélé au monde (2). A partir de là, selon Draper, il s'est comporté durant la seconde guerre mondiale à la façon d'un "coquillage" repliant ses cadres, "pour les préserver", dans sa coquille organisationnelle et idéologique.

Ce jugement est probablement unilatéral car le SWP pendant la guerre, d'une part a fait face à la répression et lui a répondu en en faisant un moyen de propagande (procès de Minneapolis visant ses positions syndicales parmi les Teamsters (3)), d'autre part il a recruté en milieu ouvrier et il sort de la guerre, avec des positions d'un sectarisme extrême, combinée aux pires illusions sur la progression de l'armée "rouge" en Europe, c'est vrai, mais néanmoins renforcé, du moins il pouvait le penser.

Comparable fut en fait la progression de l'organisation constituée par Schachtman et ses partisans, le Workers Party, qui constitue le second moment de la petite synthèse historique de Hal Draper.

Nous pouvons remarquer que comme le SWP, le WP s'intitule -s'autoproclame à la face du monde, pourrait dire Draper- "parti". Selon Draper, il fonctionna effectivement comme un "petit parti de masse", développant une excellente activité syndicale et s'adressant aux masses dans ses proclamations, ses diffusions, etc. Naturellement il n'avait une influence, ou disons une audience, de masse, que dans des cas locaux très limités. Selon Draper cette manière d'être, dont il semble avoir gardé un souvenir positif et fier, était rendue possible par les circonstances de la guerre où la pénétration de l'industrie était facile, compte-tenu du plein emploi et de la mobilisation, et par le fait que le WP, compte-tenu du sectarisme... des autres, était en position de quasi-monopole pour faire une propagande socialiste de masse.

On pourrait soupçonner Draper d'enjoliver quelque peu le tableau. Mais en fait, il ne se fait pas d'illusions rétrospectives. En écrivant que le WP avait la même perspective à terme que le SWP, en fait, à savoir que la crise révolutionnaire allait venir et qu'alors il allait grossir rapidement, il situe le courant *third camp* dans le même sac, globalement, que le reste du trotskysme.

En 1946, il apparaît que la révolution n'est pas au rendez-vous (4). Dans ces conditions le WP doit reconsidérer son devenir et son identité. C'est le troisième moment. Comment répondre au constat de la réalité ?

Une première réponse est celle de la fuite en avant, du déni de la réalité, de l'annonce de la révolution forcément au coin de la rue. Selon Draper la "clique johnsonite" qui, significativement à ses yeux, s'en va vers le SWP (5), a préconisé cette option totalement sectaire (les johnsonites avaient même, écrit-il, pleins de programmes dans leurs poches pour chaque occasion et circonstance).

Une seconde réponse est de théoriser et de tenter de pérenniser le WP en tant que "petit parti de masse", *small mass party*, expression qui est d'ailleurs employée dans ses débats à

ce moment là, et d'en faire une conception durable de l'organisation. Elle est repoussée après discussion (6).

Finalement, le reflux de la situation politique, la marche au maccarthysme, facilita une auto-perception de ce courant comme s'assumant lui-même comme une secte, ou au mieux un groupe de propagande : une secte intelligente, consciente de sa nature sectaire et s'efforçant de ne pas être (trop) sectaire. D'où son changement de nom en 1949, pour ISL (Independent Socialist League). Et certes, ce fut là, nous dit Draper non sans ironie, la secte la plus sympathique et la plus charmante de cette époque... et il s'arrête là.

(1) Cannon était décidé depuis le début du débat sur la question russe, en septembre 1939, à régler cet épisode par une vague d'exclusion. Trotsky, dans ses écrits, ne le souhaite pas et il écrit même que la divergence sur la nature de l'URSS ne justifie pas une scission, mais il a cautionné Cannon. En particulier, quand l'opposition a engagé la lutte sur le thème du "conservatisme bureaucratique", c'est lui qui de fait ouvre la voie à l'expulsion en la qualifiant d' "opposition petite-bourgeoise". Mais ceci dit, on peut quand même soupçonner que côté Schachtman aussi, certains voulaient la scission.

(2) Et il continuera à se percevoir ainsi. Cette phrase ahurissante de Cannon figure dans les thèses sur *La révolution américaine qui vient*, adoptées en 1946 :

"Le parti révolutionnaire d'avant-garde destiné à diriger ce tumultueux mouvement révolutionnaire aux États-Unis, n'a pas à être créé. Il existe déjà, et son nom est le Socialist Workers Party" !!!

(3) Camionneurs.

(4) En fait, il y a eu poussée des grèves et aussi un mouvement de mutineries dans l'armée. Mais la situation s'est retournée aux États-Unis avec l'élection de Truman, soutenu par les syndicats contre la loi Taft-Hartley, qu'il a en fait appliquée. Les cadres syndicaux de lutte de classe, en même temps pro-Roosevelt et antistalinien, deviennent anticommunistes et soutiennent leur impérialisme. Draper ne semble pas ici s'interroger sur le rôle que le WP/ISL aurait pu avoir pour contrecarrer cette évolution qui semble scellée au congrès de l'UAW, l'*United Automobile Workers*, de 1947.

(5) Johnson est le pseudonyme de Cyril James, un intellectuel de valeur, noir, sorte d'*outsider* avec sa camarade de tendance Raya Dunayevskaia dans le mouvement trotskyste américain, aussi bien chez les "cannonistes" que chez les "schachtmaniens". Ils ont passé deux petites années au SWP après avoir quitté le WP. Leurs analyses avaient effectivement ce caractère un peu délirant de maquettes programmatiques à tout faire pour toute situation ; comme ils ont formé un courant dans le SWP et la IV^e Internationale "officielle", la "tendance Johnson-Forrest", le lecteur français peut accéder à leurs textes dans sa langue, dans le tome 3 du recueil *Les congrès de la IV^e Internationale* publiés sous la direction de feu Rodolphe Prager aux éditions La Brèche.

Draper laisse tout de même de côté ici et l'intérêt que leurs analyses pouvaient malgré tout présenter, et surtout le fait que ce passage au SWP témoigne de la situation de grande proximité qui exista en réalité entre WP et SWP, sortes de frères ennemis, jusqu'à la fin des années quarante. Symétriquement, le courant formé dans le SWP pendant la guerre par Felix Morrow, Albert Goldman et Jean Van Heijenoort, en opposition à son cours sectaire sur la guerre en Europe, était entré en contact avec le WP. Les "dissidents" des deux partis regardaient chacun vers l'autre, mais se sont finalement dispersés. Ceci indique que le bilan du "parti-fraction" est largement commun aux schachtmaniens et aux cannonistes.

(6) Le livre de Max Schachtman, *The Fight for Socialism: The Principles and Program of the Workers Party*, excellent manuel marxiste, au bon sens du terme, s'adressant à l'ouvrier américain syndiqué, paraît justement en 1946 : il clot en fait la période que Draper appelle celle du *small mass party*, le WP, dont il est comme l'indique son titre l'expression. Mais il y a aussi un élément que Draper ne reprend pas : ce passage d'une aperception à une autre, du WP à l'ISL, est également lié à la rupture entre le courant WP/ISL et le projet d'une Quatrième Internationale, exposé dans un texte adopté par le WP en 1948, *Un nouveau départ*, récemment traduit par Cyril Gispert.

7. Nous, nous ne pouvons pas nous arrêter là où Draper s'arrête. Surtout qu'en introduction à son article il dit que lui-même est en fait, mais sans l'avoir théorisé et explicité, sur la ligne du "centre politique" et non plus de l'organisation de membres depuis 1964. Il y a donc un épisode non dit, non raconté dans *Alternative to the micro-sect*, mais qui pèse lourd sur les raisons qui amènent Draper à écrire tout cela. Il nous faut donc poursuivre dans le *no man's land* qui mène de la fin chronologique de ce dont traite son article à cet article lui-même.

L'ISL n'est pas morte de sa belle mort, mais a explosé parce que Max Schachtman l'a dissoute. Son principal dirigeant et inspirateur en effet, à partir environ du milieu des années cinquante, part à la recherche d'opportunités de construction politique rapide -de raccourcis- autour d'une plate-forme minimum par rapport, justement, aux fondements programmatiques de l'ISL. Cela s'amorce autour de la crise du PC américain après le rapport

Khrouchtchev, puis se concrétise dans le projet, que Schachtman réalise, de s'emparer de la direction du PS américain moribond, qui justifie la dissolution de l'ISL en 1958. De l'espoir de revitaliser un secteur du mouvement ouvrier américain et de l'AFL-CIO, on passe vite à une fuite en avant à droite toute, justifiée théoriquement par la théorie du capitalisme démocratique américain, moindre mal par rapport au stalinisme (le *lesser evilism* (1)). Le PS américain devient pour Schachtman le moyen d'un entrisme vraiment d'un tout nouveau genre, visant rien de moins qu'à conquérir la direction du... parti démocrate américain, l'un des deux grands partis bourgeois historiques du pays. Schachtman va devenir, explicitement et consciemment, un rénégat. Le Rubicon est franchi lorsqu'il apporte son soutien à la tentative d'invasion de Cuba par l'impérialisme américain, en 1961 (2).

La trahison de Schachtman et de la majorité de l'ancienne direction du WP et de l'ISL fut traumatisante et très destructrice pour ses opposants qui avaient d'abord été ses "élèves". Au delà, elle symbolise un aspect essentiel de l'histoire des Etats-Unis et donc de l'histoire du XX^e siècle.

Schachtman, dont l'influence sur le mouvement ouvrier américain fut loin d'être négligeable, représente de manière consciente l'évolution de toute une génération, celle de l'intelligentsia socialisante de gauche des années trente, antistalinienne et, sinon trotskyste, du moins séduite voire fascinée par Trotsky, souvent d'origine juive. On peut presque parler ici d'une couche sociale, au sens des "intelligentsia" en Russie au XIX^e siècle et dans les pays de l'Est sous le stalinisme. Cette couche a basculé à droite dans sa majorité, parfois dès les années trente. Le basculement de Schachtman a pesé dans la lutte des classes. En effet, devant l'irruption de la nouvelle gauche des années soixante et des mouvements de la jeunesse, et dans le contexte de la guerre du Viet-nâm, Schachtman et ce qu'il représente ont pesé de tout leur poids pour que l'AFL-CIO résiste et condamne ces mouvements, accusés de faire le jeu du communisme totalitaire (3).

Au moment où Schachtman se tourne vers les appareils du PS et de l'AFL-CIO et finalement de la bourgeoisie, d'autres militants de l'ISL se tournent, eux, vers le combat des Noirs au Sud des Etats-Unis, les luttes pour les droits civiques et, bientôt, la lutte contre la guerre du Viet-nâm. Hal Draper en est une figure de proue, opposé à la liquidation de l'ISL et rejoint par la majorité des jeunes de cette organisation et d'autres militants comme Julie et Phyllis Jacobson (4). Or, en 1964 se produit un tournant dans leur activité. C'est en fait la première fois depuis la grande grève de Minneapolis en 1934 que des trotskystes américains se trouvent au coeur de faits décisifs à l'échelle nationale, sauf que là il ne s'agit pas de grèves ouvrières, mais de la lutte qui fut le point de départ de tout le mouvement de la jeunesse californienne, américaine et mondiale dans les années soixante : l'irruption du *Free Speech Movement* à l'université de Berkeley en Californie, dont Hal Draper, bibliothécaire de l'université, est une figure charnière.

A travers Hal Draper et ses camarades, l'action du courant trotskyste *third camp* maintenu sans et contre Schachtman se situe sur trois plans différents et combinés cette année là :

1°) Une intervention directe et personnelle dans la lutte des étudiants. A l'automne 1964 grèves et *sit-in* éclatent sur le campus en réaction à la volonté de l'administration libérale-démocrate d'interdire la liberté d'expression politique -une initiative qui fait suite au mouvement de l'été 64, où des centaines d'étudiants, dont trois y seront assassinés par le Ku-Klux-Klan, vont au Mississippi pour tenter de faire élire des délégués noirs à la convention du parti démocrate. Hal Draper fait partie, avec Mario Savio, de ceux qui montent sur la voiture de police, le 1^{er} octobre 1964, bloquée par les manifestants, contre l'arrestation de Jack Weinberg, l'un des leaders improvisés du mouvement. Mario Savio et Jack Weinberg, qui n'ont pas voulu être des "chefs", seront cependant, dans les Etats-Unis des années 60, des noms qui résonneront comme "Cohn-Bendit, Sauvageot et Geismar" ont résonné en France dans les années suivant mai 68. Draper semble avoir été pour eux une sorte de mentor amical, de sage qui les a confortés et encouragés à aller de l'avant.

Il intervient aussi, fortement, par l'écrit, rédigeant *The Mind of Clark Kerr*, un pamphlet contre les conceptions "managériales" du président démocrate de l'Université, inspiré par les

théories anti-bureaucratiques de la tradition WP/ISL, et qui sera "la Bible du *Free Speech Movement*" (5). En 1965 il publie à chaud la première histoire de ce mouvement, *Berkeley: the new student revolt* (6), et c'est encore lui qui polémique avec un représentant de droite de la génération des anciens intellectuels de gauche, Sidney Hook. Son rôle est alors véritablement important au sens historique du terme, et comme témoignage, car il illustre la possibilité que la vieille génération se soit rangée aux côtés des jeunes révoltés des années soixante, avec son apport irremplaçable, ce qui aurait eu des conséquences majeures sur le cours de l'histoire s'il en avait été ainsi.

2°) Il constitue, aussi à l'automne 1964, un groupe politique, l'*Independent Socialist Club*, qui s'élargira en 1969 sous le nom d'International Socialists.

3°) Avec les "anciens" du courant Schachtman qui n'ont pas suivi Schachtman vers la droite, il fonde une revue politique et théorique de qualité, *New Politics*.

Si tout cela s'apparente à une méthode de "centre politique" et de cercles concentriques, alors on peut risquer une comparaison osée. Vis-à-vis du *Free Speech Movement* et plus généralement du mouvement étudiant pour les droits civiques et contre la guerre du Viet-nâm, Draper joue les Marx avec l'Association Internationale des Travailleurs. Son influence est diffuse et considérable, mais il pourrait s'adresser à lui-même le reproche fait à Marx en ce qui concerne les cadres du mouvement. Mario Savio, dont l'idéologie combine des éléments libéraux (au sens américain), libertaires, et chrétiens, et Jack Weinberg, par la suite dirigeant écologiste de l'organisation *Greenpeace*, n'ont certainement pas été "formés" théoriquement et politiquement par Draper.

Il a cependant dégagé des cadres de ce mouvement, avec les restes des jeunes de l'ISL, à travers le groupe International Socialist Club puis International Socialists. Mais, dès la fin des années soixante il rencontre des difficultés avec ce groupe. Le fossé que l'appareil de l'AFL-CIO, qui soutient la guerre du Viet-nâm, entretient avec le mouvement de la jeunesse pousse celui-ci à des positions gauchistes et antisyndicales que Draper combat mais qui "prennent" parmi les International Socialists. Sur un plan plus théorique, ceux-ci s'éloignent de la théorie du "collectivisme bureaucratique" et se rallient aux thèses de Tony Cliff sur le capitalisme d'Etat. En même temps le groupe fonctionne à nouveau comme un petit parti et permet justement au courant de Tony Cliff, initialement britannique, de devenir avec lui un courant international, une petite "Internationale", l'International Socialist Tendency. Draper n'en est plus, il s'est opposé -vainement- à cette "captation d'héritage" en créant un petit courant intitulé *Reorient*, pour lequel il a précisément rédigé les notes qui composent le texte *Alternative to the micro-sect* (7).

Quant à la revue *New Politics*, si elle véhicule la tradition *third camp*, elle ne semble pas avoir été un "centre politique" au sens de Hal Draper et celui-ci ne semble pas avoir voulu la faire telle. Dans son article, il cite trois revues américaines comme pouvant être considérées comme des "centres politiques" -la *Monthly Review*, stalinisante en dehors du PC, *Dissent*, "social-démocrate dans un pays sans social-démocratie" et *Liberation*, pacifiste intégrale, mais ne parle pas de *New Politics*.

C'est donc un bilan, au total, d'échec, même si Draper conclut son article fait en fonction de ce bilan et dans l'espoir -déçu- de s'en sortir, sur l'idée qu'il faut travailler dans la longue durée. Sans l'invalider, cet échec pratique doit évidemment être pris en compte pour toute appréciation théorique de son apport sur ce qu'est un "centre politique".

(1) Quiconque connaît un tant soi peu l'histoire du trotskysme et a compris qu'il ne s'agit pas d'une histoire de querelles byzantines mais d'un reflet direct de la tragédie du XX^e siècle sera frappé du parallélisme étroit que l'on peut, et que l'on doit, établir entre Schachtman et... Pablo. Il y a symétrie : le camp finalement choisi par le premier sera le camp de l'impérialisme américain assimilé à la "démocratie", alors que Pablo, "secrétaire général" de la Quatrième Internationale officielle a préconisé de se ranger dans le camp stalinien en prévision de la troisième guerre mondiale qu'il croyait probable au début des années 1950 (puis divers chefs nationalistes du "tiers-monde" ont remplacé les staliniens dans le rôle que Pablo leur attribuait). Ces attitudes sont symétriques en ce qu'elles renoncent à la lutte de classe indépendante de la classe ouvrière contre l'un et l'autre des "camps" soviétique et américain.

En France, un débat similaire à celui qui a traversé et mis fin à l'ISL a existé, mais en dehors des courants trotskystes. Le courant existant autour de la revue *La Révolution prolétarienne*, c'est-à-dire l'héritier du

syndicalisme révolutionnaire du début du XX^e siècle, a été dominé au début des années cinquante par l'orientation en faveur du "camp américain" préconisée par Robert Louzon, entraînant l'opposition des tenants du "camp internationaliste" (dont la traduction en anglo-américain serait *third camp*), avec les figures historiques de Pierre Monatte et d'Alfred Rosmer.

(2) Cette histoire est totalement différente de la version "trotskyste orthodoxe" dominante en Europe continentale. Dans cette dernière, Schachtman "trahit" au fond dès 1940 en s'opposant à Trotsky et à Cannon sur la question de la politique à avoir devant l'invasion soviétique de la Pologne puis de la Finlande en alliance avec Hitler, puis sur la nature de l'URSS. Et Schachtman est rapproché de James Burnham, un brillant universitaire qui fit un parcours météorique dans le mouvement trotskyste américain en 1936-1940 et annonce, juste après la scission-exclusion entre SWP et WP, sa rupture avec le marxisme et aussi, par la même occasion avec Schachtman. Devenu conseiller de plusieurs présidents des Etats-Unis, Burnham sera un dénonciateur de Schachtman et du WP/ISL pendant le maccarthysme... Sauf à considérer que quiconque ne tenait pas l'URSS des camps staliniens pour un "Etat ouvrier" était derechef un "traître", la vérité est que Schachtman rompt avec la révolution, le marxisme et le mouvement ouvrier, non pas en 1940, mais une vingtaine d'années plus tard. Et même si l'on veut démontrer que cette évolution était inscrite dans ses positions de 1940, il faut expliquer pourquoi, et aussi pourquoi des gens comme Draper ne l'ont pas suivie.

(3) Ainsi, le basculement de l'intelligentsia de gauche vers la droite, son antistalinisme devenant anticommunisme, fait suite au basculement du courant syndicaliste représenté notamment par Walter Reuther et l'UAW (cf. ci-dessus note 4 du point 6), mais l'aggrave en pesant de tout son poids dans les années soixante pour isoler le mouvement étudiant anti-guerre par rapport au mouvement ouvrier.

Cette dérive vers la droite a continué après la mort de Schachtman (1972) et l'aile du parti démocrate qu'il avait contribué à former va majoritairement passer au parti républicain et fournir une partie des néo-conservateurs de l'ère Reagan et des faucons de l'entourage de Bush junior. En 2003, dans le cadre des luttes intestines à la camarilla qui entoure Bush junior, on a vu surgir de la part de néoconservateurs chrétiens fondamentalistes l'accusation de "trotskysme" contre des gens comme Paul Wolfowitz ! Comme toute chose en ce bas monde, le trotskysme peut mener à tout, mais tout de même... La "base" de ces accusations était le rôle joué par William Kristol, lui-même fils d'un intellectuel qui fut trotskyste tendance Schachtman pendant peu de temps, Irving Kristol, dans la presse des *Think tanks* néoconservateurs libéraux. En fait, comme souvent chez ces gens là, derrière le spectre du "trotskysme" se cache la thématique antisémite.

Le principal ouvrage consacré à la "dérive" de l'intelligentsia américaine de gauche durant le XX^e siècle est celui d'Alan Wald, *The New York intellectuals, the Rise and Decline of the anti-Stalinist Left from the 1930s to the 1980s*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1987.

En français une contribution récente de Nicolas Guilhot, *De la révolution permanente à l'anti-radicalisme : les dynamiques de reconversion des néoconservateurs aux Etats-Unis* (VII^e congrès de l'association française de Sciences politiques de Lille, septembre 2002), aborde le sujet en large, mais sa totale ignorance de l'histoire du mouvement ouvrier américain l'expose à servir de caution aux interprétations les plus fumeuses.

(4) Leur biographie parue dans *New Politics* m'a pas mal servi à rédiger cette partie.

(5) Cette formule est de Joel Geier, dirigeant du *Free speech movement* et membre de l'Independent Socialist Club. Elle est rapportée par Alan Johnson dans son article "*The Bible of the 'Free Speech Movement' : Hal Draper's The Mind of Clark Kerr revisited*", disponible sur <http://www.oslo2000.uio.no/AIO/AIO16/group%209/Johnson.pdf>. Les théories sur le collectivisme bureaucratique et le poids des "managers" dans la société, qui chez un Burnham ont servi à se rallier au capitalisme, sont mises par Draper au service de l'anticapitalisme. Il dénonce la génération des Burnham, des Kerr, et finalement aussi des Schachtman, comme étant devenus les partisans du capitalisme managérial. Témoin vivant que les membres de cette génération n'étaient pas appelés fatalement à devenir cela, il apporte cette tradition à la nouvelle gauche des années soixante qui l'absorbe comme une éponge.

(6) New York, Grove Press. Cette bibliographie doit être complétée encore par les allocutions radiophoniques de Hal Draper, sur KPFA (radio Pacifique), de 1961 à 1972, dont plusieurs se trouvent sur le site d'archives Draper, <http://www.marxists.org/archive/draper/index.htm>, et par le pamphlet du *Free Speech Movement, The Regents*, écrit par Marvin Garson, de l'Independent Socialist Club.

(7) D'après Olivier Delbeke, qui doit être le premier des militants français à s'être intéressé sérieusement à cette histoire, le groupe International Socialists est donc à l'origine de l'ISO, *International Socialist Organisation*, qui fut exclu à la fin des années 1990 du courant "cliffiste" international pour cause de... sectarisme envers le "mouvement altermondialiste". Les militants du courant de Hal Draper qui ne voulaient pas participer à une petite Internationale "trotskyste" se sont regroupés avec des anciens du SWP dans le réseau de cercles *Solidarity*, organisation sympathisante du SU. Et une troisième tendance est devenue complètement dogmatique et ultra-gauchiste (il s'agit de la *League for a Revolutionary Party*).

8. Il est possible d'exciper de l'échec personnel et politique de Hal Draper pour conclure à la non validité de sa théorie sur le centre politique et même pour considérer que celle-ci n'est guère que l'habillage intellectuel d'un retrait personnel. C'est là, nous allons le voir, un aspect de la critique de Hal Draper par Martin Thomas. Cependant, pour Draper lui-même, sa position, beaucoup plus historique et pragmatique que purement "théorique", s'appuie surtout sur la réussite totale du modèle de centre politique à ses yeux que fut l'*Iskra* de Lénine, point de départ du bolchevisme. Il va donc nous falloir aussi revenir sur ce point. Mais auparavant, il nous faut dire un mot de l'anti-modèle qui fonde également son point de

vue. Tout autant qu'une interprétation positive et novatrice du "léninisme", nous avons ici en effet une réaction au bilan globalement négatif des sectes, fractions et "petits partis de masse" (dans le meilleur des cas) du mouvement trotskyste. Une rapide typologie (que Draper ne fait pas) ne sera pas inutile.

La IV^e Internationale s'est d'emblée délimitée comme un petit "parti de membres" basé sur un programme (quoique n'excluant pas en principe et en théorie la présence dans ses rangs de composantes en désaccord sur le dit programme de transition). Le centre international formé dans les années 1930 sous l'influence de Trotsky fut en fait paralysé par son assassinat et par les conditions créées par la seconde guerre mondiale en Europe, au titre des facteurs "objectifs", aggravés et réalisés concrètement par ces facteurs "subjectifs" que furent la scission entre SWP et WP et la mise en tutelle du secrétariat international par la direction du SWP (1). La "IV^e Internationale" qui émerge au sortir de la seconde guerre mondiale ne provient pas de ce centre international là, mais du secrétariat européen (2), adoubé en tant que "secrétariat international" (SI) par le SWP en 1946 et affublé d'un "secrétaire général" -Michel Pablo.

De manière absolument caricaturale, la "IV^e Internationale" sortie de la seconde guerre mondiale est une secte internationale qui se considère ou affecte de se considérer comme "le" parti mondial de la révolution socialiste. Le gouffre béant entre cette prétention et la réalité engendre rapidement son passage sur des positions pro-staliniennes et "campistes" (3) et provoque son éclatement en 1952-1953.

Il est significatif que l'ensemble des courants ayant résisté au "pablisme" en 1952-1953 ou en étant issus ont tous reproduit le schéma de la "IV^e Internationale" telle qu'elle existait auparavant, c'est-à-dire celui d'une secte internationale ayant pour finalité réelle non l'expression du mouvement réel de la classe ouvrière mais son auto-affirmation contre ce mouvement et son auto-reproduction (4), mais ce en revêtant une forme légèrement différente de celle du "secrétariat international" dominant les "sections", à savoir celle d'une section nationale dominant de fait un réseau de satellites, schéma appelé "national-trotskyiste" par ses protagonistes eux-mêmes qui se sont envoyés mutuellement cette épithète à la figure (5) (6).

Du point de vue de Schachtman et de Hal Draper dans les années 1950, il est surprenant que le SWP américain de James Cannon notamment, se soit opposé au "pablisme", car pour eux Pablo c'était Cannon. Le fait est cependant vrai et il est fondamental de comprendre, pour l'histoire du mouvement révolutionnaire au XX^e siècle, que la résistance des "trotskystes orthodoxes" au pablisme, les Bleibtreu, Lambert, Just, Cannon, Hansen, Moreno, Lora, et même Healy ... a joué un grand rôle malgré tout dans la continuité des idées révolutionnaires (7). Cela dit, le cadre mental et organisationnel de ces courants ne pouvait pas, dans le long terme, accoucher d'autre chose que soit une répétition du ralliement "campiste" de Pablo à des forces étrangères au mouvement de la classe ouvrière (8), soit la fossilisation, ou l'éclatement, de petits monstres sectaires et bureaucratiques (9), voire une combinaison des deux (10).

Le SI par ailleurs, de "pabliste" devenu plutôt "mandélien" (11), s'étant réuni avec le SWP en 1963 (et Pablo l'ayant quitté l'année suivante), prend alors le caractère d'une fédération de courants/fractions. Ce caractère "composite" de la structure issue de cette réunification partielle (le secrétariat unifié, SU), plus le fait qu'il ait gagné, particulièrement en France avec la Ligue communiste puis la LCR, des secteurs issus de la crise des organisations de jeunesse staliniennes et exprimant les mouvements de la jeunesse de cette période, rencontrée ci-dessus à Berkeley (12), semblent avoir fait de lui un autre type d'organisation que les sectes autoritaires antérieures. C'est en tout cas l'image qu'il s'est donnée. En fait, toute l'armature du SU et de ses sections nationales garde tous les traits de ce que Draper appelle le *trotskyist sect pattern* et de la soi-disant "forme léniniste d'organisation".

Le libéralisme interne tend en réalité à se crispier en une sorte de balkanisation : non pas un parti-fraction, mais une fédérations de fractions juxtaposées, ce qui met de l'huile dans les rouages et facilite les espaces de liberté, mais sans changer l'essence même de ce

type d'organisation. Ainsi, le SU d'une part, les internationales animées par des maisons mères nationales d'autre part, sont les deux formes issues de la "IV^e Internationale" telle qu'elle fut reconstituée à la fin et au lendemain de la seconde guerre mondiale.

Dans les années 1990, après avoir reçu sur la tête la chute du Mur de Berlin, cette apocalypse de sa vision campiste pro-stalinienne du monde, le SU ou plutôt certaines de ses sections, sans doute parce que la réunification partielle de 1963 et sa croissance des sixties lui avait quand même donné une place politique significative, connaît bien malgré lui (13) plusieurs percées.

Au Mexique cela aboutit à l'explosion complète de sa section, le PRT. En France, le fait que le candidat de la LCR aux élections présidentielles de 2002 fasse près de 5% des voix porte l'ensemble du score "extrême gauche" à plus de 10% et donne la possibilité à celle-ci de se porter, dans le contexte de crise sociale et institutionnelle croissante, candidate au pouvoir. Elle s'y refuse au nom de l'idée que "*les drames et tragédies du XX^e siècle*", c'est-à-dire la chute du stalinisme, interdisent toute perspective de prise du pouvoir à la classe ouvrière aujourd'hui. En conséquence, la LCR se refuse en France aujourd'hui à appeler à la chute du gouvernement Chirac-Raffarin, après avoir voté Chirac le 5 mai 2002. Au Brésil, le courant du SU présent dans le Parti des Travailleurs gouverne l'Etat du Rio Grande do Sul et entre au gouvernement Lula de coalition avec la bourgeoisie en 2002, en participant totalement et sans réserves à sa politique capitaliste, anti-paysanne et anti-ouvrière. Dans les sections du SU comme la LCR, le débat sur ces questions très graves est occulté, à la manière de tout parti/fraction.

C'est donc au nom de la vision campiste du monde, qu'il maintient près de 15 ans après la chute du Mur de Berlin, que le SU et particulièrement ses sections française et brésilienne refusent toute politique allant vers la prise du pouvoir par la classe ouvrière et, dans le cas du Brésil, participe activement à un gouvernement bourgeois en lutte contre ce mouvement réel de la majorité ouvrière et paysanne. Cette vision campiste du monde n'a pourtant plus de base objective dans le monde actuel (14). Son maintien correspond donc au refus d'être autre chose qu'une organisation formatée sur le *trotskyist sect pattern*, c'est-à-dire en même temps, quant à son orientation, un courant non pas révolutionnaire, mais accompagnant le stalinisme et jouant aujourd'hui le rôle d'une queue de cette vieille comète s'efforçant de stériliser l'ardeur révolutionnaire des jeunes qui viennent à elle.

En dehors de la nébuleuse des "trotskysmes orthodoxes" et du SI "pablo-mandélien" puis du SU, l'ensemble des organisations issues du trotskisme comporte encore les courants *third camp*, sur lesquels l'essentiel a été dit plus haut, aux parties 6 et 7 de ces notes (15). Il reste à ajouter le cas du courant de Tony Cliff, né en Grande-Bretagne sur la base d'une analyse de l'URSS comme capitalisme d'Etat extrêmement peaufinée et précise (16) et soucieuse de délimiter du courant Schachtman (17). Ce courant devient une fraction internationale précisément au moment où, dans les années 1970, il capte l'organisation initialement inspirée par Draper dans la jeunesse nord-américaine. En matière organisationnelle, il a affirmé combattre le "substitutisme" et retrouver des conceptions démocratiques associées notamment au nom de Rosa Luxembourg (18). Mais son auto-développement en fraction internationale dirigée à la manière "nationale-trotskyiste" par l'organisation mère britannique (19) l'a conduit à s'affirmer comme une fraction/secte typique, capable de combiner un discours à phrases quasi-libertaires avec un fonctionnement totalement bureaucratique (20).

Pour que cette rapide typologie des courants trotskystes, envisagés ici d'abord sous l'angle des questions organisationnelles, et que l'on ne saurait donc prendre pour un résumé ayant la prétention d'en dresser une histoire et encore moins une explication de leurs positions politiques, soit complète, il reste à signaler que les quelques cas de percée vers une influence ou un recrutement de masse (21) n'infirmant pas mais confirment la règle : la forme de la secte n'a à aucun moment été dépassée dans cette histoire (22).

(1) Les dirigeants du SWP James P. Cannon et Bert Cochran ont quasiment paralysé l'action du SI animé par Jean Van Heijenoort (Van), l'ancien secrétaire de Trotsky, qui avait commencé à développer sur la guerre en Europe une orientation opposée au sectarisme niant la question nationale et les revendications démocratiques et au campisme délirant sur les chars de l'armée rouge qui allaient apporter la révolution, du SWP. Ce "SI" stérilisé fut dissous, à la demande de Van lui-même, démoralisé, en 1946. Ces faits ont été exposés par Pierre Broué, dépositaire des souvenirs de Van, dans plusieurs *Cahiers Léon Trotsky*.

(2) Le secrétariat européen (SE) avait d'abord été formé, dans la clandestinité, autour de Marcel Hic, mort en déportation. Michel Raptis, dit Pablo, en fut le principal organisateur après M.Hic et il a "rectifié" les thèses de celui-ci accusé de prendre trop en compte, de manière "opportuniste", les questions nationales et démocratiques. Ce virage sectaire permit à Pablo de superviser la réunification de la plupart des trotskystes français dans le PCI (parti communiste internationaliste). Donnant un petit parti/fraction de quelques 700 membres, cette réunification fut le principal actif du bilan positif de Pablo, au nom duquel le SWP proposa, en 1946, de faire du SE un SI par l'adjonction d'un émissaire américain. L'attitude du SWP, toute administrative, consistait en fait à se décharger sur l'équipe européenne, surtout française, animée par Pablo, de ses propres responsabilités internationales, pourvu qu'il ait la paix chez lui. Ce "contrat" fut rompu en 1953.

(3) Dès 1948 la IV^e Internationale-SI voit dans le régime de Tito en Yougoslavie un régime révolutionnaire qu'il faut soutenir. C'est alors que le WP adopte le texte *Un nouveau départ* qui tire argument de cette attitude pour s'éloigner définitivement de la IV^e Internationale (au "second congrès mondial" de laquelle Schachtman avait assisté en observateur encore début 1948). Deux ans plus tard la guerre de Corée conduit le "secrétaire général" Pablo à préconiser le ralliement total au "monde stalinien" contre le "monde capitaliste". Natalia Trotsky, dans une lettre au SWP, rompt alors avec la IV^e Internationale en raison de son soutien au stalinisme. Pablo exclut bureaucratiquement, en 1952, le PCI français qui ne voulait pas s'immerger avec armes et bagages dans le PCF. En 1953 le refus du SI de combattre pour le retrait des chars soviétique lors du soulèvement ouvrier de RDA est le motif de la rupture entre le SWP, entraînant le groupe anglais de Healy, et le SI de Pablo ; mais en fait la formation par Bert Cochran et Clarke d'une fraction secrète liée à Pablo dans le SWP fut le vrai *casus belli* pour James P.Cannon.

(4) La reproduction de ce schéma est d'autant plus frappante que certains l'ont analysé chez ceux qu'ils combattaient tout en les imitant allégrement en semblant ne point s'en rendre compte. Ainsi, le PCI français devenu groupe *La Vérité* (dit groupe Lambert) puis OCI a souvent fort bien décrit la manière dont le SI du temps de Pablo se prenait pour un "centre international de substitution" autoproclamé, etc.

(5) Ce schéma là se retrouve dans le cas du SWP américain, avec cette nuance qu'il ne tenait pas tellement à construire un réseau de sections satellittes dans le monde. Ayant "proclamé" un comité international (CI) avec le PCI français, le groupe anglais de Healy et les groupes chinois et suisse, en 1953, il ne chercha pas à le construire et en largua les autres composantes pour réaliser en 1963 sa réunification avec le SI. Par contre le SWP impulsa dans les années 1970 une tendance puis une fraction internationale dans le SU, contre la ligne de la guérilla et de la substitution de forces autres que la classe ouvrière au combat de la classe ouvrière elle-même. Plus encore que lors de son acte de "résistance" au pablisme en 1953, ce fut là la période la plus féconde, au plan international, de l'histoire du SWP. Elle semblait démentir, et démentait dans une certaine mesure, les vieux pronostics schachtmaniens, mais elle finit par les confirmer de manière dramatique à la fin de la décennie, quand le SWP amorça sa rupture ouverte avec le trotskysme, remplacé par une forme de castrisme. Ayant quitté le SU -sans combat de ce dernier pour le retenir ou démonter ses positions- en 1987, le SWP a amorcé la formation d'une petite "internationale" autour de lui, mais la seule organisation pouvant exister indépendamment de lui, le SWP australien, s'en est séparé et a connu une évolution propre, aboutissant à une organisation assez importante, le DSP (Democratic Socialist Party).

Outre le SWP, d'autres forces associées en 1953 dans le SI sont devenues des courants internationaux centrés sur une "maison mère" nationale. Ils ont inventé, les uns contre les autres, le qualificatif les désignant, en se traitant de "nationaux-trotskyistes". Dans leurs typologies respectives, il y a donc le "centre révisionniste-liquidateur" pablo-mandélien, et les "nationaux-trotskyistes" au bout du compte liquidateurs eux aussi.

Le PCI français, devenue OCI, puis auto-censuré sous l'appellation de "PT" ("parti des travailleurs") fut le plus important historiquement de ces courants, surtout parce qu'il a effectué, dans ses contributions théoriques et historiques, une forte analyse de la lutte des classes à l'échelle mondiale dans la période 1945-1989, et critiqué le trotskysme existant sous ses autres formes, sans jamais arriver ni vouloir (en ce qui concerne ses dirigeants) sortir de son état de petit parti/fraction/secte. Les autres courants que l'on peut ranger dans cette catégorie des "nationaux-trotskyistes" sont ceux, centrés sur la Grande-Bretagne, de Healy, sur l'Argentine, de Moreno, sur la Bolivie (et qui n'en est guère sorti), de Lora, auxquels il faut ajouter dans une seconde génération les courants d'Altamira en Argentine encore (associé à celui de Grisolia en Italie) et celui de Varga, militant hongrois chassé de l'OCI en 1973 et qui, sans centre national à proprement parler, s'est combiné aux branches issues notamment du healisme britannique. Enfin, les courants "spartacistes" nés des contradictions soulevées dans le SWP américain par son soutien à Castro et sa réunification avec le SI au début des années soixante, ont pris le caractère de sectes pro-staliniennes caractérisées.

Ce genre d'énumération -qui plus est simplifiée, car chacune de ces branches a connu ses propres ramifications, scissions, etc.- donne prise à la blague stupide sur "deux trotskystes, une scission". Mais l'énonciation soi-disant ironique de cette vérité -qui n'est pas propre au trotskysme- ne sert qu'à éviter d'étudier la nature réelle de ce qui s'est passé. Accepterait-on un exposé sur les sectes chrétiennes dans la Rome antique qui se contenterait de dire "deux chrétiens, une scission" ?

(6) Le cas un peu particulier du courant qui a abouti à Lutte Ouvrière en France relève plus généralement de la même catégorie que les fractions de type "national-trotskyiste". C'est même la plus ancienne d'entre elles et la

plus outrageusement "nationale", au point de pouvoir être considérée comme un phénomène typiquement français, combinant aux traits classiques de la *trotskyist sect pattern* et de la pseudo "forme léniniste d'organisation" des aspects régressifs de type conspiratif et une psychologie ouvrière auto-culpabilisante de type chrétien. Ceci dit, il faut distinguer entre la période Barta, (Davie Korner, dit Barta), dont la volonté personnelle a à l'origine produit l'existence de ce courant dans les années 1940 et son insertion active dans la lutte des classes (grève Renault de 1947), et la période Hardy (Robert Barcia dit Hardy) qui est celle de Lutte Ouvrière proprement dite, ou triomphent des traits sectaires qui sont aussi ceux d'une entreprise, au sens capitaliste, vouée à se reproduire en accumulant petitement son capital. LO, sans jouer de rôle indépendant dans la lutte des classes en France, a occupé une "niche" politique et électorale importante à la gauche et dans le cadre du stalinisme.

(7) La résistance à l'alignement sur le stalinisme dans les courants lambertiste, healyste, moréniste ou autres, à la condition nécessaire de prendre ses distances avec la forme de la fraction pseudo léniniste, est même à mon avis (mais je suis sans doute trop bien placé pour en parler !) une composante importante de l'héritage qu'il faut aujourd'hui reprendre et faire fructifier. Les courants de la tradition *third camp*, pour qui Pablo s'est d'abord appelé Cannon, sous-estiment souvent ce fait (voir sur ce point les nuances formulées, à mon avis à juste titre, par Olivier Delbeke, dans son compte-rendu du livre *The Fate of the Russian revolution*, important recueil de textes "schachtmaniens" publié à Londres en 1999, à propos de la préface de Sean Matgamma, dans le n° 4 du *Bulletin de Liaisons des Etudes sur les Mouvements Révolutionnaires*, décembre 1999).

(8) Le principal et le plus clair des exemples de tels ralliements "campiste" d'une organisation qui, si elle en a été le berceau par ses positions des années quarante, avait aussi été un foyer de résistance à celles-ci en 1953 et dans les premières années soixante-dix, est la transformation du SWP américain en principal parti castriste, directement lié au régime cubain, sur le sol des Etats-Unis. Ce tournant fut entériné par le soutien apporté par le SWP à la répression antitrotskyiste du "gouvernement de reconstruction nationale" au Nicaragua en 1979.

(9) Ici, le cas le plus monstrueux a été donné par le destin du "healysme" en Grande-Bretagne et celui de son gourou, Gerry Healy, *The Ceausescu of the british trotskyist movement* comme l'écrivait justement Alan Thornett à sa mort en 1989. La SLL (Socialist Labour League) puis le WRP (Workers Revolutionary Party) avaient été les principales forces organisées se réclament du trotskysme en Grande-Bretagne, mais aussi, en fait, en Europe, pendant des années, avec des milliers de militants durablement traumatisés par cette expérience proche de celle des sectes religieuses, explosée en plein vol par une combinaison de provocations policières et de révélations sur les pratiques de Healy en 1985. Or, ce n'est pas là une histoire en vase clos, mais un aspect du drame de la classe ouvrière britannique : l'explosion du WRP et le discrédit qui l'entoura fut un aspect de la défaite des travailleurs devant Thatcher...

(10) Avant d'imploser/exploser, le WRP healyste s'était littéralement vendu aux régimes bourgeois d'Irak, de Syrie et de Lybie. Mais l'OCI/PCI/PT français, surtout depuis les années 1980, donne aussi l'illustration de la combinaison entre le replis sectaire pur et simple avec autoproclamation comme "parti des travailleurs" et une capacité étendue d'adaptation à toutes sortes de forces étrangères à la classe ouvrière, la seule permanence ici étant la fusion entre le micro-appareil de cette organisation et celui d'une confédération syndicale, la CGT-FO. Derrière cette donnée permanente, on peut observer que ce courant a réussi à courtiser de manière totalement acritique et à monter des usines à gaz "internationalistes" tantôt avec des islamistes (Mamadou Dia au Sénégal), tantôt avec des stalinien(ne)s à tendance nationaliste et antisémite (le "PT" slovaque), et que la seule organisation importante dont il dispose hors de France, le PT algérien, doit ses 20 députés à la Sécurité Militaire de triste réputation en Algérie...

(11) Ernest Mandel était un dirigeant et un théoricien de valeur, qui a régulièrement amorcé des actes de "résistance" à Pablo avant de se rallier à lui. Dès la seconde guerre mondiale, il commençait par soutenir le mot-d'ordre d'assemblée constituante en Italie puis renonçait devant la crispation sectaire du SI. En 1950 il fut l'auteur du texte de ralliement des adversaires français de Pablo -dont, en un sens, le premier texte "lambertiste"- les *Dix thèses*, mais ne voulut pas mener de bataille sur la base de ce texte. C'est après la scission de 1953, que progressivement dans les années cinquante, Mandel, sans doute avec l'appui des responsables français comme Pierre Frank et italien comme Livio Maitan, devient un personnage central dans la définition de l'orientation politique du SI, au détriment de Pablo. L'on peut estimer que ce passage est accompli avec les thèses du "5° congrès mondial" de 1957, *Déclin et chute du stalinisme*. Une différence politique réelle, dans le cadre même du "campisme" pro-stalinien, se fait alors jour entre Mandel et Pablo : pour le second le stalinisme doit faire "à sa manière" la révolution alors que pour le premier ce n'est pas le cas, mais le stalinisme combat dans les pays qu'il domine, URSS, Chine ou autres, toute tendance à la restauration du capitalisme.

Le SI devient "mandélien" par le départ successif de ses composantes les plus pro-staliniennes ou les plus opportunistes. Dès 1954 les "ultrapablistes" qui disent qu'il faut en tous points jouer aux stalinien(ne)s sans état-d'âme, Michèle Mestre et Mathias Corvin en France, Clarke et Cochran aux Etats-Unis (mais Cochran évoluera en fait différemment : il n'était un "philostalinien" que dans le cadre contraignant des luttes fractionnelles du SWP), et Lawrence en Grande-Bretagne, s'en vont. En 1961 le courant latino-américain de Posadas, ancien "homme de Pablo" sur le continent, s'en va aussi. En 1964 c'est Pablo lui-même, alors principal conseiller politique de Ben Bella en Algérie. Et la même année le LSSP cinghalais entre au gouvernement et est exclu de la IV° Internationale-SU (c'est le seul cas de participation gouvernementale "trotskyiste" avant le Brésil de Lula).

Ernest Mandel devient, à la même époque, célèbre pour ses ouvrages d'économie marxiste et son passage à Cuba où il joue le rôle d' "expert" favorable aux théories de Che Guevara, contre Charles Bettelheim.

C'est à partir de là, avec la réunification de 1963, que Mandel devient le personnage central du "trotskysme" en Europe, soit qu'il soit la référence soit qu'il soit l'ennemi par excellence pour les lambertistes ou les healystes.

(12) Dans l'image, qui n'est pas qu'une image mais qui est en partie réelle, d'un SU et d'une LCR "libérales" et "tolérantes" en comparaison des fractions/sectes comme LO ou l'OCI, l'apport des courants idéologiques de

période 68, notamment du féminisme, est essentiel. Cet apport, dont nous avons vu que le courant *third camp* à travers Hal Draper fut un acteur de premier rang, ne saurait être négligé dans les briques du combat actuel pour reconstruire de véritables organisations démocratiques révolutionnaires. Mais il est clair qu'il n'a pas modifié en profondeur la nature des problèmes politiques liés à la fois au "campisme" et à la "forme léniniste d'organisation" (il leur a même parfois apporté de nouveaux thèmes de substitution).

(13) Je dis bien "malgré lui" car dans la vision du monde du SU, jamais cela n'aurait du arriver, la chute du Mur de Berlin et l'implosion de l'URSS devant au contraire signifier pour lui un "minuit dans le siècle" plus noir que jamais. C'est pourquoi l'irruption des mouvements altermondialistes et le score d'Olivier Besancenot aux élections françaises en 2002 sont perçus par lui comme d'inexplicables cadeaux divins, dans un cadre où il lui faut avant tout réaffirmer que la classe ouvrière n'est bonne à rien par les temps qui courent.

(14) Je ne ferais en effet pas l'injure au SU de dire que ce sont les Saddam Hussein, Milosevic, Kim Jong il, Chavez, Castro, Ben Laden, Mahatir et autres truands qui sont pour lui les chefs "campistes" sur lesquels on peut s'appuyer contre l'impérialisme. Ce genre d'imbécillité est l'apanage de groupes moins importants qui en général accusent le SU de "trahison", ainsi que de nostalgiques conscients de Staline et du stalinisme. Le cas du SU est beaucoup plus intéressant et beaucoup plus important politiquement : nous avons ici toute une *vision du monde*, une *weltauschung*, qui s'est formé dans le cadre combiné du *trotskyist sect pattern* et du "campisme", et dont il est l'un des principaux porteurs militants dans le monde actuel rétif à l'un et à l'autre, jouant ainsi activement, envers les jeunes forces révolutionnaires, le rôle du mort qui saisit le vif...

(15) A condition de compléter ces remarques par le fait qu'un courant *third camp* s'est reconstitué en Grande-Bretagne, par l'évolution autonome d'un groupe de militants exclus de la SLL healyste et étant passés par la plupart des fractions existantes. Ils sont à l'origine de l'AWL (*Alliance for Worker's Liberty*). Dans une typologie "à la Draper", l'AWL serait une organisation du type de l'ISL américaine des années 1948-1958.

(16) Ygael Gluckstein dit Tony Cliff rédige *Le capitalisme d'Etat en URSS* en 1947. Le livre, dans sa forme dernière car son auteur, lui accordant la valeur d'un texte-programme fondateur de sa propre fraction, l'a constamment amélioré, est disponible en français sous le titre *Le capitalisme d'Etat en URSS de Staline à Gorbatchev*, Paris, EDI, 1989. C'est un travail de valeur, à la fois le plus complet et le plus concis sur l'URSS stalinienne avec *La révolution trahie* de Trotsky. Il repose pourtant sur une théorie en elle-même contradictoire - celle d'un stade suprême du capitalisme abolissant la concurrence dans le cadre national, ce que serait selon l'auteur le stalinisme.

(17) *Une critique de la théorie du collectivisme bureaucratique*, essai rédigé par Cliff en 1948 et publié en postface au *Capitalism d'Etat en URSS de Staline à Gorbatchev*, est précisément une polémique théorique en apparence, en fait purement fractionnelle, faible par rapport au reste de son ouvrage, comme les positions du WP, faite en vue de s'en distinguer coûte que coûte car, dans les débats entre courants trotskystes, Cliff pouvait y être amalgamé.

(18) Vers la fin des années 1950 et au début des années 1960, Cliff a pris la défense des conceptions de Rosa et critiqué le "substitutisme" de Trotsky notamment pendant la guerre civile en Russie. Par la suite, le principal théoricien de son courant en dehors de lui-même, Chris Harman, a lui-même critiqué ces conceptions "luxembourgistes" au nom d'un retour au léninisme authentique. Une partie des textes en questions, dont celui de Tony Cliff sur *Trotsky et le substitutisme*, sont disponibles en français sur le site http://www.socialismeparenbas.org/publications/partietclasse_suite.htm.

(19) L'actuel SWP britannique.

(20) La Grande-Bretagne détient le record des "Internationales" dirigées par une section nationale mère. En effet, une crise spécifique de la section de la "IV^e Internationale", annonçant de près la "crise pabliste" mondiale de 1952-1953 mais ayant aussi des traits rappelant la crise du SWP américain de 1939-1940, s'y est produite en 1948-1950. Les courants ayant respectivement pour mentors Gerry Gealy, Tony Cliff et Ted Grant en sont issus.

(21) Ces cas peuvent être décomptés. A Saïgon, le trotskysme a une influence de masse dans les années trente, parmi les ouvriers et les coolies, qu'il retrouve en 1945 et qui est noyée dans le sang par la France coloniale et par le stalinisme. A Ceylan, le LSSP (Lanka Sama Samaya Party) fut un parti de masse, mais ce fut en fait à la fois le premier parti nationaliste et le premier parti ouvrier du pays, dont seule la direction fut, des années trente aux années soixante, "trotskyste". Il a pu arriver que tel militant soit le principal dirigeant gréviste et syndical local, comme Ross Dawson à Toronto à la fin des années 40, Frank Origlass chez les dockers australiens, Anthonypillai à Madras en Inde (mais celui-ci devint par la suite un grand dirigeant syndical indien point spécialement trotskyste). Dans le cas du POR de Guillermo Lora c'est un "parti" tout entier qui occupa, de 1946 aux années 1970, des positions dirigeantes dans le mouvement ouvrier bolivien, inspirant certains de ses aspects les plus combatifs, tout en restant lui-même un groupe réduit et sectaire. Plus récemment les exemples sont ceux de l'Argentine et ceux, évoqués ici à propos du SU, du Mexique, du Brésil et de la France. Tous ces cas doivent être pris en considération ; aucun d'eux n'a constitué la naissance d'un parti démocratique de masse réel.

(22) Un fait historique indique que la forme de la secte n'est même pas nécessaire pour assurer le "fil de la continuité", ce qui est son auto-justification ultime. Le trotskysme au Japon est né sans filiation autre que l'initiative "spontanée" d'un traducteur communiste convaincu par la lecture de Trotsky, Yamanishi. A partir de là le trotskysme japonais en contact avec le trotskysme mondial et avec le stalinisme notamment sous sa forme maoïste a reproduit tous les traits des sectes parcourues ici et connu de nombreuses scissions...

9. J'en viens maintenant à l'article de Martin Thomas. Martin Thomas est un responsable de l'*Alliance for Worker's Liberty* britannique, une organisation qui se situe dans la tradition

trotskyiste *third camp* et qui, de ce point de vue, critique la théorie de Hal Draper sur ce que doit être un "centre politique".

M. Thomas commence par approuver la critique de Hal Draper sur le type particulier de secte que constitue *"la plupart des groupes contemporains se présentant comme trotskystes"*. Il apporte à cette critique, ainsi qu'à ce que doit être selon lui un centre politique, un certain nombre de précisions sur lesquelles je vais revenir. Sa critique des idées de Hal Draper se développe ensuite en revenant sur les cas de Marx et Engels puis de Lénine. On remarquera donc que les cas de Rosa et de Trotsky ne sont pas abordés ici.

Finalement Thomas estime que Draper lui-même est *sectaire* précisément dans la mesure où sa conception du centre politique consiste en fait à dire : *"Décrochons du militantisme organisationnel et ayons notre comité éditorial !"*, manière en fait auto-proclamatoire de se proclamer un "centre" voire LE "centre". Pour Thomas, certes, il faut nécessairement pour qui veut aider sa classe dans le sens de la révolution être un centre politique, mais cela ne peut se faire que par la réunion de deux conditions liées entre elles :

1°) le groupe doit être *"organisé avec cohérence"* ce qui, en clair, signifie qu'il doit avoir ses membres et savoir qui est membre (et a des droits dans le groupe) et qui ne l'est pas.

2°) il doit avoir *"son propre corps immergé dans la lutte des classes"* avec des membres jouant un rôle actif dans cette lutte de manière cohérente et organisée.

Faute de réunir ces deux conditions, le "centre politique" à la Draper n'est qu'un *"comité éditorial faiblement lié à des individus et des cercles actifs dans la lutte des classes"* et ceci ne fait en réalité que recouvrir le retrait d'un *"écrivain et idéologue fatigué de la lutte révolutionnaire quotidienne"*.

Dans l'hypothèse où un tel "centre politique" prendrait réellement corps comme un organisme de direction et d'impulsion réel, ce serait comme centre idéologique sectaire, non comme lieu de mise en musique du mouvement réel de la classe, et là, Thomas semble penser qu'il dispose d'un "exemple qui tue", auquel on ne penserait certes point hors d'Angleterre, à savoir le mouvement oweniste au XIX^e siècle, centre d'un vaste réseau d'organisations de toutes sortes, très idéologique et donc très autoritaire, et pourtant c'était bien, écrit Thomas avec une forte charge ironique à l'endroit de Hal Draper, du *"socialisme par en bas"*. Il s'en donne à cœur joie :

"Autour de ce centre gravitait une grande variété de cercles et groupes, plusieurs d'entre eux combinant les idées owenistes avec d'autres en fonction de leurs besoins -syndicalisme, coopératives, magasins populaires, communautés socialistes modèles, émigration, réforme politique, autres courants comme les fourriéristes et les saint-simoniens, réforme de l'éducation, religions variées ou athéisme militant, spiritualisme, phrénologie, végétariens, adeptes de l'air frais et de l'eau froide, tempérance... "

Donc, pour résumer, le "centre politique" à la Draper est soit l'alibi de l'inaction, soit une autre forme de secte idéologique, ce qui se produit justement lorsqu'on se figure qu'on va rayonner rien que par ses idées et pas simultanément par son rôle organisationnel et ses propositions concrètes d'actions, car des idées politiques générales même très bonnes deviennent idéologie pure et donc sectaire en dehors de cette traduction, de cette concrétisation, expérimentation et confrontation au réel permanente que seul permet ce "minimum organisationnel" que Thomas préconise d'ajouter au "centre politique" à la Draper pour qu'il y ait effectivement et valablement "centre politique".

Nous discuterons plus loin cette conception. A cette étape, il nous faut critiquer la "défense de Marx" à laquelle Thomas se livre en somme à l'égard de Hal Draper.

Thomas avance trois arguments d'ordre historique envers la critique faite par Draper sur l'attitude de Marx et d'Engels en matière d'organisation :

-le type de secte contre lequel Marx a réagi, se situant contre elle dans le même camp que le chartisme, est précisément le centre politique idéologique utopiste de type owéniste,

-Marx et Engels n'ont jamais désavoué la Ligue des communistes et ont toujours considéré qu'on ne saurait, sauf en étant dans le camp de la réaction, se poser en théoriciens purs de la vie sociale,

-en Grande-Bretagne ce n'est pas l'existence comme telles de la Social-Democratic Federation et de la Socialist League qui était désapprouvée par Engels, mais leur orientation politique ; au demeurant, le comportement d'Edward Aveling (1), qu'Engels vieux et préoccupé à juste titre d'autres tâches, a joué un rôle prépondérant dans les accrocs à la diffusion de l'influence directe de Marx et d'Engels en Grande-Bretagne.

Ce dernier aspect est contingent. On peut estimer en effet que les questions internationales et les questions allemandes ont occupé légitimement le principal de l'énergie politique des deux compères, et que cela explique en très grande partie le fait qu'ils n'aient pas organisé de "centre politique" véritable en Grande-Bretagne (2). Le point important ici est que M.Thomas défend l'existence de la SDF ou de la Socialist League en tant qu'"organisations d'extrême-gauche" dont la délimitation en tant que telles comme "partis de membres" sur un programme ne fait pas *ipso facto* des sectes.

Sur les deux premiers points, la démonstration de M.Thomas est historiquement faible. Tout d'abord, elle ignore complètement le fait que le type de secte auquel Marx et Engels ont, selon les termes de Hal Draper, "surréagi", n'est pas son fameux exemple type du mouvement oweniste, ni en général le socialisme utopique, principalement oweniste, fourriériste ou saint-simonien. La catégorie "secte" à laquelle Marx et Engels ont vraiment eu affaire, soit qu'ils y aient pris part en y insufflant une dimension nouvelle, soit qu'il l'ait entièrement combattue, ce sont les organisations secrètes verticales et conspiratives, d'abord celles des Babeuf, Buonarroti, Blanqui, Weitling (auxquelles ils ont participé), puis celles de Lassalle (qu'ils ont combattue mais avec laquelle ils ont dû de fait accepter le compromis qui fut l'acte de naissance de la social-démocratie, au congrès de Gotha en 1875) et de Bakounine (qu'ils ont combattue) -modèle auquel est malgré tout loin d'être étrangère la SDF de Hyndman, à laquelle Engels avait donc aussi des critiques organisationnelles sévères à adresser (3).

Pourquoi Marx et Engels se sont-ils d'abord, dans les années 1840, dirigés malgré tout vers cette forme là d'organisation ? C'est là une question importante sur laquelle je reviendrais dans la dernière partie de ce travail.

En Grande-Bretagne, cette forme politique là était en grande partie dépassée avant même 1848 (4), non par les mouvements du type oweniste, mais par le développement du trade-unionisme et du chartisme, mouvement politique de masse, fondé sur un programme revendicatif et consistant, de fait, en un réseau de groupes locaux liés entre eux par la presse, ce qui pourrait donc, tout autant et à plus forte raison que le mouvement oweniste, servir de modèle pour un "centre politique" (5).

Ensuite, s'il est tout à fait exact que Marx et Engels n'ont jamais désavoué, ni renié, ni regretté, leur activité dans la Ligue des communistes et son héritage politique dont ils ont toujours hautement revendiqué la responsabilité, il est non moins certains qu'ils ont délibérément suspendu cette organisation en Allemagne en 1848 et l'ont dissoute en 1852, et même qu'ils ont estimé, comme l'indique Draper, qu'il eût été préférable que sa continuation américaine n'exista pas (6).

Hal Draper met la lumière sur des contradictions et des variations dans l'attitude organisationnelle de Marx et d'Engels en matière d'organisation que les remarques complémentaires de Martin Thomas ne permettent pas d'éclairer plus que cela. Tout est dit très tôt chez Marx et Engels, avec cette dimension contradictoire, et c'est cela qu'il faudrait éclairer vraiment :

"Quelle est la position des communistes vis-à-vis des prolétaires en général ?

*Les communistes **ne forment pas un parti distinct** en face des autres partis ouvriers.*

*Ils n'ont **pas d'intérêts distincts** de ceux du prolétariat dans son ensemble.*

*Ils ne posent **pas de principes particuliers** d'après lesquels ils prétendent modeler le mouvement prolétarien.*

*Voici ce qui distingue les communistes des autres partis prolétariens : d'une part, dans les diverses luttes nationales des prolétaires, ils mettent en avant et font valoir les intérêts communs du prolétariat **tout entier**, sans considération de nationalité ; d'autre part, dans*

les divers phases de la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie, ils représentent toujours l'intérêt du mouvement dans son ensemble.

Pratiquement, les communistes sont donc la partie la plus résolue des partis ouvriers de tous les pays, la fraction qui va toujours de l'avant ; du point de vue théorique, ils ont sur le reste de la masse prolétarienne l'avantage de comprendre les conditions, la marche et les résultats généraux du mouvement ouvrier." (Marx et Engels, Manifeste du parti communiste, 1848 ; les mots et passages mis en valeur le sont par moi, VP).

(1) Edward Aveling, militant de l'athéisme, du darwinisme et du néo-malthusianisme, avait manifestement fait de la défense de l' "amour libre" la couverture idéologique de son propre comportement avec les femmes, ce qui fut l'une des causes du suicide d'Eleanor Marx, personnage de très grande valeur dans le mouvement ouvrier, dans le féminisme et dans la littérature. M.Thomas l'arrogance et l'égoïsme d'Aveling, qui ont eu des conséquences politiques, mais ces facteurs personnels n'ont pris une telle importance que par le fait même qu'il n'y avait pas de "centre politique" marxiste véritable et que les organisations dans lesquelles Edward et Eleanor sont passés avaient, toutes, des traits sectaires.

(2) M.Thomas est en fait d'accord sur ce point avec H.Draper et il va même jusqu'à qualifier de "clique" le "parti Marx", réseau en grande partie familial et amical, tel qu'il était alors.

(3) Par exemple, c'est bien d'abord sur des questions organisationnelles, Hyndman s'étant assis sur une motion majoritaire du comité directeur de la SDF qui condamnait son autoritarisme, que William Morris, John Burns, Eleanor Marx et d'autres quittèrent la SDF pour fonder la Socialist League, en 1884.

(4) La forme d'organisation jacobine-conspirative n'est cependant pas absente du tout des traditions britanniques. Mais ici, elle a des racines plus anciennes qui l'apparente au sectarisme protestant non-conformiste. Dans la phase de guerre, de répression et d'industrialisation du début du XIX^e siècle, de telles sociétés ont existé et joué un rôle notable en Grande-Bretagne aussi, comme les adeptes de Thomas Spence.

(5) Un rôle fondamental fut notamment joué au début des années 1830 par le journal *Poor Man's Guardian* de Bronterre O'Brien, puis par le *Northern Star*. Il est clair que Draper aurait pu en faire un exemple de démarrage d'un grand mouvement politique, le premier parti ouvrier et révolutionnaire de masse de l'histoire, le chartisme, par un "centre politique" consistant en un "comité éditorial", mais certes loin d'être seulement "faiblement lié à des individus et des cercles actifs dans la lutte des classes" comme dit M.Thomas car ces journaux sont les premiers "organes de masse", au sens le plus noble, de l'histoire !

(6) Voir ci-dessus, notes 2 et 3 du point 2.

10. Voici maintenant ce qu'écrit M.Thomas à propos de la position de Hal Draper sur Lénine :

"Draper est dans le vrai quand il dit que Lénine a commencé par constituer un "centre politique", et Que faire ? y est consacré. Mais Lénine ne s'est pas arrêté à Que faire ? Au deuxième congrès en 1903, et dans Un pas en avant, deux pas en arrière, il passe du combat pour un regroupement comme "centre politique" au combat pour un parti (et pas encore un parti de masse, mais déjà un parti). Il est vrai que même à ce stade -comme deux ans plus tard en 1905, par exemple- Lénine se situe très loin de la rigidité organisationnelle et du dogmatisme que les staliniens lui ont prêtés par la suite. Mais il combat pour le parti contre l'"esprit de cercle"-en fait précisément contre le modèle dont Draper se fait l'avocat, celui d'un centre, d'un comité éditorial auto-coopté entouré de la dispersion hétérogène des autres cercles."

En la présentant de manière caricaturale, la description de l'attitude de Lénine en matière d'organisation par Draper est effectivement inexacte et intenable.

En premier lieu, Lénine intervient dans un cadre politique déjà pré-existant, celui du POSDR, car bien que celui-ci n'existe pas comme organisation constituée avant le congrès de 1903 il est la référence d'une multitude de groupes et de cercles en Russie et dans l'émigration et participe lui-même du cadre de l'Internationale socialiste. L'*Iskra* n'est donc vraiment pas la même chose que ces "centres politiques" américains que Draper parcourt rapidement à la fin de son article, comme les revues *Dissent* ou *Liberation*.

Si "centre politique" il y a ce n'est donc pas dans le vide du dialogue interpersonnel, mais déjà dans un cadre collectif au moins virtuel, en tant que volonté commune.

Ensuite, il n'est naturellement pas du tout exact que Lénine n'ait pas construit une "organisation de membres", et l'on sait bien en particulier que le point de départ de la formation des courants "bolchevik" et "menchevik" lors de la scission au congrès de 1903

concerne précisément la définition de ce que c'est que d'être membre du parti, et donc l'établissement de ses frontières.

Et s'il est vrai que les groupes locaux du POSDR, jusqu'en 1917 parfois, fluctuent entre une affirmation comme des groupes bolcheviks ou mencheviks et sont parfois les deux à la fois ou ni l'un ni l'autre, il est vrai aussi que cela n'est pas vrai du tout des noyaux militants des fractions en présence, qui entre eux savent très bien qui est qui, et qui s'efforcent d'obtenir des groupes locaux une délimitation claire, laquelle est l'aboutissement de cette histoire.

Donc, interpréter Draper dans le sens d'un Lénine dont les conceptions organisationnelles se limiteraient à mettre en débat des idées à partir d'un comité éditorial serait commettre une énorme bévue. Car, est-il concevable que Draper lui-même ait pu à ce point se raconter et nous raconter des histoires ?

Cela ne l'est pas, et l'on ne doit pas interpréter Draper ainsi. Il choisit, délibérément, de mettre l'accent sur un aspect de la méthode de Lénine, cristallisé notamment dans le moment de l'*Iskra* et de *Que faire ?*, parce qu'il l'estime capital et déterminant pour la réussite historique du bolchevisme jusqu'en Octobre 1917, et aussi parce qu'en insistant sur cet aspect, il détruit avec un certain plaisir iconoclaste, fort légitime, la caricature du Lénine ayant tout programmé -le meilleur selon les uns, le pire selon les autres- dès *Que faire ?*, qui est encore plus fausse que le fait de présenter Lénine comme un "laxiste" en matière d'organisation. Ce faisant, Draper "tord le bâton", à la manière d'ailleurs de Lénine dans pratiquement toute son oeuvre (1).

Il faut évidemment rompre avec toute conception linéaire de l'oeuvre de Lénine, la pire étant celles des "léninologues" staliniens (qui l'ont déifié) ou bourgeois (qui l'ont diabolisé) qui font une ligne droite de ce qui fut en réalité un parcours heurté. Il y a bien un fil conducteur, naturellement -le combat pour la révolution et pour sa victoire et donc pour le parti. Mais la croyance selon laquelle "tout" l'Etat soviétique, et pire encore "tout" l'Etat bureaucratique, était contenu dans l'oeuf depuis le début, en somme dans le cerveau de Lénine, est d'une stupidité rare.

Mais inversement, une fois cette salutaire rupture effectuée, le risque existe de verser dans une conception discontinue de l'oeuvre de Lénine, en étant hypnotisé par ses passages successifs d'un côté et de l'autre "du cheval". Pour revenir à ce que dit Martin Thomas, Lénine ne s'est évidemment pas arrêté à *Que faire ?*, mais est-il vraiment passé à autre chose en passant du combat "pour le regroupement en tant que centre politique" au combat "pour le parti" ?

L'étude de ses textes montre à la fois les discontinuités et les sauts, et la continuité d'ensemble dans le combat pour la révolution et sa victoire, et donc, répétons-le, pour le parti. Essentiels sont à cet égard les textes de la période 1902-1905 qui est la période de préparation et d'explosion de la révolution de 1905 et qui est en même temps la période d'identification du bolchevisme en tant que tel. Le bolchevisme est déterminé politiquement par son affirmation dans ces trois années : elles lui donnent son "profil", par lequel il ne reste pas, ensuite, immobile, mais sur la base duquel et grâce auquel il va se développer.

Cette période comprend si l'on suit l'oeuvre de Lénine trois moments que l'on peut aisément mettre en contradiction, en opposition, les uns avec les autres. Ces trois moments correspondent aux trois oeuvres suivantes, qui ne les résument pas entièrement mais en sont les points d'orgue : *Que faire ?*, *Un pas en avant, deux pas en arrière* et les *Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique*.

Je n'ai pas l'intention ici d'analyser de manière exhaustive les questions politiques correspondant à ces trois moments mais, pour notre propos, il sera utile d'en dire quelques mots.

Que faire ? n'est pas un texte bolchevique, mais "iskriste", mais il a été rétrospectivement dénoncé par les mencheviks eux-mêmes (qui l'avaient d'abord approuvé) comme le résumé machiavélique d'un "plan" de domination autoritaire de la social-démocratie de Russie par Lénine. En matière d'organisation, ce texte combat pour que le parti social-démocrate prenne réellement forme, devienne vraiment un parti. Ses

conceptions sont inspirées de la social-démocratie allemande, avec une adaptation aux conditions de la clandestinité, de l'autocratie, et l'utilisation de l'émigration appuyée sur la social-démocratie internationale comme point d'appui. Un véritable mythe s'est construit autour de cet ouvrage, qui ne le mérite vraiment pas. Le noyau de ce mythe consiste dans l'idée, qui s'y trouve en effet exprimée, que l'idéologie social-démocrate, c'est-à-dire socialiste révolutionnaire, doit être apportée à la classe ouvrière pour ainsi dire de l'extérieur, par des intellectuels bourgeois. Dans son étude sur *Que faire ?*, Draper fait remarquer que Lénine ne dit pas cela explicitement, mais le fait dire par des citations de Kautsky, qu'il amende et même contredit par deux notes importantes (2).

Sur cette question des intellectuels, *Un pas en avant, deux pas en arrière* semble prendre le contrepied de *Que faire ?* car ici l'opposition des mencheviks aux décisions du congrès du parti est assimilée à la pression des intellectuels bourgeois et petits-bourgeois voulant régenter le mouvement de la classe ouvrière et le limiter en fonction de leurs intérêts. Le ton très polémique de ce livre risque, au lecteur actuel mal informé, de lui masquer son caractère démocratique ou de lui faire croire qu'y reconnaître un tel caractère serait manier le paradoxe. En effet, l'idée maîtresse en est le droit imprescriptible à organiser le parti en tant que structure centralisée, contre le maintien de prérogatives faisant de tel ou tel, en dehors des décisions du congrès, les membres attitrés, de droit, du comité de rédaction de l'*Iskra*, par exemple. Dans ce congrès, le départ des délégués les plus à droite, les derniers "économistes", ne laissant que des délégués iskristes, donne parmi eux une majorité aux bolcheviks (c'est-à-dire justement les "majoritaires"). Lénine s'appuie donc sur la légitimité démocratique du congrès et est systématiquement traité d'autocrate, de dictateur, lorsqu'il la défend dans les mois qui suivent.

Le point sur lequel se distinguent initialement bolcheviks et mencheviks, la définition des membres du parti dans le projet de statuts, est généralement présenté comme opposant une conception "ouverte et large", celle des mencheviks, à la volonté de limiter le parti à une armée hiérarchisée de "révolutionnaires professionnels" côté bolcheviks. Ce n'est pas sérieux : il faut revenir au texte même de la controverse.

La version Martov est : *"Est considéré comme membre du POSDR celui qui en adopte le programme, soutient le parti par des moyens matériels et lui prête un concours personnel régulier sous la direction d'une de ses organisations."*

Version Lénine : *"Est membre du parti celui qui en reconnaît le programme et soutient le parti tant par ses moyens matériels que par sa participation personnelle dans une des organisations du parti."* (3)

C'est dans la version Martov que des membres du parti sont considérés comme devant suivre la "direction" de ses organisations sans prendre part à celle-ci, alors que c'est dans la version Lénine que le parti est considéré comme un parti d'égaux également responsables.

Si la "discipline" est invoquée tout au long de ce livre contre les adversaires de Lénine, c'est au nom de l'idée que tel ou tel militant respecté et ancien ou tel ou tel "intellectuel marxiste" doit se soumettre aux décisions communes et non pas imposer ses faits accomplis, autrement dit sa dictature à lui, au parti.

Enfin, en 1905 dans les *Deux tactiques...*, Lénine met l'accent cette fois-ci non pas sur les questions d'organisation, mais sur l'orientation politique pour que la classe ouvrière prenne la direction de cette "révolution démocratique", autour des mots-d'ordre d'assemblée constituante, de renversement du tsarisme, d'insurrection armée. Par ailleurs, il se prononce, avec la conquête en Russie de la liberté d'expression, pour l'élection des responsables et la réunification des bolcheviks et des mencheviks (4). Et, pour couronner le tout, il écrit :

"La classe ouvrière est instinctivement, spontanément, social-démocrate, et plus de dix ans de travail mené par la social-démocratie n'ont pas peu contribué à transformer la spontanéité en conscience." (5)

Donc, si nous rigidifions les différences entre ces trois moments, nous avons :

1°) dans la phase iskriste, un Lénine qui préconise un "centre politique" autour d'un comité éditorial,

2°) dans la phase de la scission, un Lénine acerbe qui défend le parti en tant que tel, sa nécessaire centralisation, son congrès, ses frontières, et l'autorité de ses instances supérieures, contre des "indisciplinés" traités de petits-bourgeois, etc.

3°) dans la phase de révolution, un Lénine qui appelle à un parti réunifié, ouvert et large, élisant ses responsables à tous les niveaux, un parti de masse allant jusqu'à recruter d'abord sur la base du courant spontané pour éduquer ensuite aux idées social-démocrates.

Il est donc possible de se mettre en tête que l'on ne peut pas unifier ces trois moments et que Lénine, pragmatique incorrigible, aurait, répétons-le, sans cesse sauté de part et d'autre du cheval.

Cependant, un certain nombre de points sont toujours présents dans sa méthode et sur le fond. Car il ne s'agit pas de pragmatisme, mais de dialectique : la continuité politique se réalise précisément par et seulement par les approximations et les sauts successifs.

Ainsi, le spontané et le conscient ne sont pas considérés comme en opposition mécanique, dualiste, mais comme organiquement liés. Après avoir repris les affirmations de Kautsky sur la nécessité d'importer dans la classe ouvrière la conscience socialiste de l'extérieur, Lénine dans *Que faire ?* insiste sur ce que la pure spontanéité est un mythe, qu'elle est nourrie de l'expérience dont l'intervention politique "consciente" fait partie, que les grèves de 1895 ne sont de ce point de vue pas la même chose que les grèves des années 1870, etc. Ces remarques profondes font appel à la foi à l'expérience que tout militant sérieux a de la lutte des classes, et à une conception dialectique générale de la vie, car le lien spontané-conscient est rapproché du rapport inorganique-organique (ce qui constitue une allusion aux couples d'opposés qui sont en fait des unités organiques nécessairement liées chez Hegel : matière-forme, puissance-acte, essence-apparence, etc.). Il ne saurait y avoir d'opposition binaire du spontané et du conscient, mais unité dialectique, et cela vaut donc aussi pour la théorie (5).

Ce soubassement théorique aide à comprendre que lorsque Lénine combat les apôtres de la spontanéité dans *Que faire ?* puis, les défenseurs de la pure liberté de pensée des éléments soi-disant les plus "conscients" dans *Un pas en avant, deux pas en arrière*, donc lorsqu'il semble au yeux du vulgaire prendre la défense du "pouvoir des intellectuels" dans le premier cas et le pourfendre dans le second, il défend en fait à chaque fois le droit et le devoir de la classe ouvrière organisée en parti, en tant qu'intellectuel collectif, d'élaborer sa propre politique et sa propre théorie.

L'unité de la théorie et de la pratique ainsi que l'unité du spontané et du conscient ne se réalise pas en étant confinée "à l'usine" ou à l'atelier, la lutte des classes est une lutte politique. Voici exactement ce que Lénine entend par "de l'extérieur" par rapport à la classe ouvrière :

"La conscience politique ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons. Le seul domaine où l'on pourrait puiser cette connaissance est celui des rapports de toutes les classes et catégories de la population avec l'Etat et le gouvernement, le domaine des rapports de toutes les classes entre elles. C'est pourquoi, à la question : que faire pour apporter aux ouvriers les connaissances politiques ? -on ne saurait donner simplement la réponse dont se contentent, la plupart du temps, les praticiens, sans parler de ceux d'entre eux qui penchent vers l'économisme, à savoir : "aller aux ouvriers". Pour apporter aux ouvriers les connaissances politiques, les social-démocrates doivent aller dans toutes les classes de la population, ils doivent envoyer dans toutes les directions des détachements de leur armée." (Que faire ?).

Cette "extériorité" de la conscience politique n'est donc pas une révélation qui doit être apportée par des missionnaires -ce sont bien plutôt ces derniers qui cherchent à avachir les ouvriers en allant, tel le diffuseur de LO aujourd'hui, leur parler des "problèmes des ouvriers". Elle signifie que la classe ouvrière se constitue vraiment en classe, précisément parce qu'en elle-même elle n'est rien, qu'en prenant en compte la destinée de toute la société, de toute l'humanité. Sa lutte ne se réduit pas à la lutte contre le patronat, et encore moins à celle de chaque groupe d'ouvriers contre leur patron immédiat. La classe ouvrière

toute seule ne parvient en effet qu'à la conscience trade-unioniste, dans le meilleur des cas, mais justement la classe ouvrière n'est pas toute seule et c'est en restant pas "toute seule" qu'elle se constitue en classe pour soi. Sa lutte est globale et la social-démocratie n'est le parti ouvrier qu'en étant un parti pour la solution des contradictions de toute la société : la réalisation de la démocratie.

Si l'on comprend cela -et ici je n'ai pas encore touché le coeur du coeur de la question, nous allons y revenir plus loin- alors on peut déjà reconnaître qu'il y a une certaine continuité d'une phase à l'autre des trois actes de naissances du bolchevisme, celui de l'*Iskra*, celui de la scission de 1903, celui de la révolution de 1905. Je conclurai ce point en ajoutant que la continuité pour Lénine existe naturellement aussi au plan des méthodes d'organisation. Il ne distingue pas, lui, une phase "centre politique" d'une phase "parti". Avant même *Que faire ?*, dans *Par où commencer ?* (mai 1901), texte classique sur le rôle d'un journal politique révolutionnaire, cette continuité est totale y compris dans les procédures organisationnelles. La finalité du parti pour prendre le pouvoir est inscrite consciemment dans l'établissement d'un comité éditorial coeur de réseau, il n'y a pas de discontinuité :

*"Le journal ne borne cependant pas son rôle à la diffusion des idées, à l'éducation politique et au recrutement d'alliés politiques. Il n'est pas seulement un propagandiste collectif et un agitateur collectif, il est aussi un organisateur collectif. On peut à cet égard le comparer à l'échafaudage dressé autour d'un bâtiment en construction ; il ébauche les contours de l'édifice, facilite les communications entre les différents constructeurs, à qui il permet de répartir la tâche et d'embrasser l'ensemble des résultats obtenus par le travail organisé. Avec l'aide et à propos du journal se constituera d'elle-même une organisation permanente, qui ne s'occupera pas seulement d'un travail local mais aussi général et régulier, habituant ses membres à suivre de près les événements politiques, à apprécier leur rôle et leur influence sur les différentes catégories de la population, à trouver pour le parti révolutionnaire la meilleure façon d'agir sur ces événements. Les problèmes techniques -la fourniture dûment organisée au journal de matériaux, sa bonne diffusion- obligent déjà à avoir un réseau d'agents locaux au service d'un seul et même parti, d'agents en relations personnelles les uns avec les autres, connaissant la situation générale, s'exerçant à exécuter régulièrement les diverses fonctions fragmentaires d'un travail à l'échelle de toute la Russie, s'essayant à la préparation de telle ou telle action révolutionnaire. Ce réseau d'agents sera justement la carcasse de l'organisation qui nous est nécessaire, suffisamment étendue pour embrasser tout le pays ; suffisamment large et diverse pour réaliser une division du travail stricte et détaillée : suffisamment fermée pour pouvoir en toutes circonstances, quels que soient les "tournants" et les surprises, poursuivre sans défaillance sa besogne propre ; suffisamment souple ... [etc.]". (Lénine, **Par où commencer ?**, mai 1901). (6)*

(1) Dans son écrit de 1990 sur *Que faire ?*, *The Myth of Lenin's Concept of Party*, Draper écrit à propos de cette manière d Lénine :

"Throughout his life his constant pattern was to "bend the bow" in an opposite direction in order to push back against some immediate dangerous pressure. His metaphor on these occasions was often to "turn the helm the other way" in order to compensate for the dangerous pressure. Now it happens that personally I do not sympathise with this propensity, though I admit it is natural enough."

Quoi qu'en dise Draper, dans sa présentation des conceptions de Lénine en matière d'organisation, il en fait autant : il "tord le bâton" et n'hésite pas à prendre le contrepied des idées reçues dangereuses au point de "passer de l'autre côté du cheval".

Les gens "ordinaires" érigent en catégories figées les positions contradictoires qui constituent la dynamique réelle, dialectique, de la vie, et ont du mal à comprendre le développement du réel. Quant on leur présente la succession de positions apparemment contradictoires, ils n'y voit qu'incohérence ou en font une bouillie aux composants indiscernables. Chez Lénine, le saut tantôt d'un côté, tantôt de l'autre du "cheval" participe d'une continuité maîtrisée, dialectique.

(2) Comme le fait remarquer Draper dans l'article cité à la note précédente, c'est bien par une citation de Karl Kautsky, tirée de la *Die Neue Zeit* (la revue théorique de la social-démocratie allemande) que Lénine expose l'essentiel de la théorie de l'implantation de l'extérieur de la théorie socialiste chez les ouvriers. Lénine tout de même, quelques pages auparavant, résume cette théorie lui-même, au début de la seconde partie, *La spontanéité*

des masses et l'esprit de conscience de la social-démocratie, lorsqu'il dit que la conscience social-démocrate ne pouvait à l'origine venir à la classe ouvrière "*que du dehors*".

Dans le passage longuement cité par Lénine, Kautsky explique que la théorie socialiste, en tant que science, naît de l'ensemble du processus social et pas seulement de processus de la production dans lequel sont immergés les prolétaires. A cela Lénine ajoute deux notes, l'une pour dire que les ouvriers, non en tant qu'ouvriers, mais en tant que théoricien, peuvent très bien participer à cette élaboration (il cite Proudhon et Weitling), l'autre pour dire, ce qui à la lettre contredit déjà Kautsky, qu'il est "*parfaitement juste*" de dire que "*la classe ouvrière va spontanément au socialisme*", mais que si on la laisse "toute seule" (par exemple en capitulant devant la "spontanéité") c'est l'idéologie dominante, bourgeoise, qui va "spontanément" s'imposer à elle.

(3) Au moment du vote, la version Martov fut adoptée en raison de l'adjonction des deux "économistes" aux futures mencheviks. Le départ ultérieur des "économistes" va par contre donner après coup la majorité aux partisans de la version Lénine.

La version Martov indiquée ici est celle qui fut soumise au vote. Dans *Un pas en avant, deux pas en arrière*, Lénine cite aussi la première version Martov, pas fondamentalement différente :

"*Est considéré comme appartenant au POSDR celui qui, tout en reconnaissant son programme, travaille activement à mettre en oeuvre ses tâches sous le contrôle et la direction des organismes du parti.*"

Là encore, on constate que c'est le texte "menchevik" qui donne le plus prise, dans sa lettre, à l'interprétation en termes de "contrôle" et de "direction" d'une masse aveugle par un parti-guide ! Mais ajoutons qu'envers Martov aussi, cette interprétation serait un erreur historique. En fait, les protagonistes furent eux-mêmes désagréablement surpris de l'importance prise comme à l'improviste par ce clivage qu'ils jugeaient tous, et Lénine le premier, en lui-même faible, mais important à titre de symptôme.

(4) Lénine rencontre d'ailleurs une forte opposition dans les rangs bolcheviks à ce tournant "démocratique" : les *komitetchiki*, "hommes de comités" et hommes de l'ombre, n'ont pas envie d'en sortir et répugnent à la prolétarianisation des instances du parti et l'élection des responsables. Le "conservatisme bureaucratique" au sens où les schachtmaniens en faisaient accusation à Cannon en 1940 existait donc et le bolchevik caricatural dénoncé en Lénine par ses adversaires n'était pas seulement un épouvantail. Trotsky, dans son dernier ouvrage biographique inachevé sur *Staline*, établit d'ailleurs clairement que le jeune Staline était le *komitetchiki* par excellence.

(5) Cité par Hal Draper, *Collected Works*, t.10 p.32. En français dans le t.10 p. 24, Lénine, *De la réorganisation du parti*, texte de novembre 1905.

(6) Dans toute cette partie comme dans l'ensemble de cette étude, j'ai délibérément laissé de côté les questions concernant Lénine *une fois au pouvoir*.

11. Il ressort des deux points précédents que la critique de Martin Thomas à l'encontre de Hal Draper rate sa cible en ce qui concerne les aspects historiques. L'analyse des positions de Marx et d'Engels en matière d'organisation par Draper n'est pas véritablement mise en cause et la mise en valeur des owenistes comme soi-disant "centre politique", très contestable, ne change de toute façon rien à sa problématique. Lénine n'est assurément pas "passé à autre chose" (aux choses sérieuses, en somme, à la "construction du parti" après le "centre politique") entre *Que faire ?* et *Un pas en avant, deux pas en arrière*. Et le cas de Trotsky au moment de la formation de la IV^e Internationale n'est pas abordé. L'essentiel de la critique par Draper des méthodes de construction du parti révolutionnaire correspondant à ces personnages reste donc valide après le passage de la critique de M.Thomas, notamment sa critique de la forme-secte qui oppose sa propre construction, ou plutôt sa propre auto-reproduction, et son "programme complet", au mouvement réel de la classe ouvrière.

Reste que Martin Thomas a pointé la faiblesse du "centre politique" à la Draper qui n'immunise en rien contre le sectarisme et l'idéologie et donc aussi contre les méthodes directivistes autoritaires et qui peut être la couverture du renoncement à l'action.

Contre cela, il nous brosse le tableau de ce que nous pourrions appeler ici un "centre politique à la Martin Thomas" comportant trois éléments :

- les attributs du centre à la Draper, à savoir la forme de comité éditorial,
- mais aussi une structuration qui en fait une "organisation de membres", point sur lequel Draper avait fini par faire un blocage et qui fait évidemment obstacle au dépassement du premier stade et à une orientation du centre politique vers la construction d'un parti révolutionnaire, le maintenant en position de producteur d'analyses idéologiques,
- et l'immersion dans la lutte des classes réelle de ses membres, dans l'action syndicale et gréviste, cela non comme une addition d'activistes mais comme un tout cohérent.

Thomas ajoute que ce dernier aspect, s'il est réussi, comporte le risque d'absorber les forces du centre et de lui faire perdre de vue ses objectifs généraux, ce qui demande donc des efforts de correction et de centralisation, lesquels, à leur tour, comportent le risque si l'on tord trop le bâton dans l'autre sens de sectariser le groupe, etc.

Toutes ces recommandations sont de bon sens et de bon aloi. Mais nous voyons bien que nous ne sommes pas sortis de l'empirisme et du pragmatisme, d'une part, et que d'autre part le centre politique devenant un peu plus qu'un comité éditorial produit ici quelque chose de tout à fait similaire au *trotskyist sect pattern*, fut-ce dans sa version la plus "soft", celle de l'ISL et de l'AWL.

En se fiant en fait à leur prudence, à leur expérience, à leur instinct, tout autant qu'aux références programmatiques "scientifiques" les militants sont invités à agir. Mais cette combinaison du savoir marxiste et de la pratique pifométrique est ce que nous faisons, tous, avec plus ou moins de bonheur, depuis des dizaines d'années. Si le marxisme est ce qu'il prétend être ou plutôt si nous sommes capables d'en faire l'usage auquel nous prétendons, il doit être possible d'aller un peu plus loin.

12. A ce stade, arrêtons-nous un instant sur nous-mêmes.

On pourrait présenter Liaisons, son comité de rédaction, comme l'exemple même du machin à la Draper au mauvais sens du terme, un *"comité éditorial faiblement lié à des individus et des cercles actifs dans la lutte des classes"* et forcer le trait en ajoutant que tout cela ne dépend que d'un homme-orchestre, l'auteur de ces lignes, dont c'est en quelque sorte le fanzine et puis voilà.

Sauf que... outre que si ce n'était que cela, l'auteur de ces lignes aurait abandonné depuis longtemps ; outre que si ce n'était que cela, on comprendrait mal les réactions hostiles de divers petits cercles à qui nous n'avons rien fait, mais qui souhaiteraient vivement que ce machin tout petit et tout ridicule n'existât point ; sauf que ce petit pôle existe dans la lutte des classes. Réellement. En particulier, la capacité que nous avons eu à rendre compte étroitement du développement de la poussée vers la grève générale française en mai et juin 2003, à donner des exemples et des récits concrets de la lutte dans des collèges, des usines, des chantiers, par laquelle nous avons en fait à ce moment là, été le meilleur bulletin d'information, d'action et donnant une orientation dans les événements ; cette capacité n'est absolument pas venue de telle ou telle initiative personnelle, ni, surtout pas, d'un choix qui aurait été de jouer les "chroniqueurs de l'actualité sociale", mais elle a entièrement été une conséquence de notre orientation politique et, bien entendu, de ce que nous avons assumé cette orientation : poser la question du pouvoir, mettre au centre de notre travail de discussion, de conviction, d'organisation (ou, disons, au stade où nous en étions, de simples appels à l'organisation), l'objectif en France de renverser le gouvernement, le président, le régime, et d'imposer la démocratie.

Cette même orientation fonde également la capacité à agir en commun avec nos camarades du cercle République sociale, qui n'est pas un centre politique fondé sur une orientation mais un cercle de réflexion pour l'action sur la base des idées socialistes, républicaines et laïques ; à impulser des actions contre la décentralisation et, depuis mai-juin, des initiatives de regroupement politique pour une alternative, toujours autour du thème du renversement du régime et de la réalisation de la démocratie. C'est elle qui nous permet d'avoir un début de contacts internationaux, de dégager, lorsque fut perceptible l'irruption de la révolution, une orientation générale sur la Bolivie, etc.

Le comité de rédaction de Liaisons est donc à cette étape la preuve vivante qu'un *comité éditorial faiblement lié à des individus et des cercles actifs dans la lutte des classes* peut d'ores et déjà, par et dans son orientation politique, être plus que cela -et en même temps, pour cela même, se dégager pour nous le besoin de ne pas rester cela, justement.

Le cœur, c'est l'orientation politique. Jusqu'à présent, quoi que nous ayons souvent touché à cette question dans ce texte, celui-ci, suivant Draper et Thomas, a été centré sur la **forme** organisationnelle. Question tout à fait essentielle en elle-même. **Mais forme et contenu sont dialectiquement liés** et la solution au problème de la reproduction stérile de micro-sectes ne tient ni dans des statuts ni dans une simple culture démocratique -une chose tout à fait indispensable en elle-même- mais dans le fond, dans le contenu, dans le *Grund*, dans l'orientation, dans la ligne générale de "conquête de la démocratie".

Le comité de rédaction de Liaisons n'est évidemment pas né un beau matin par hasard. Au-delà des circonstances immédiates liées à l'évolution de la situation dans le parti socialiste à la suite de la formation du gouvernement Chirac-Jospin en 1997, il est clair que les militants qui se sont regroupés dans cette affaire ont une histoire ou, plus exactement, sont à l'intersection de plusieurs histoires :

-En premier lieu, bien évidemment et cela va presque sans dire, mais il faut le dire, l'expérience du parti socialiste et du parti communiste français, d'abord comme des partis qui non seulement ne veulent pas renverser le capitalisme mais qui veulent le maintenir à toute force, puis, avec toute notre classe, l'expérience d'eux comme des partis qui ne sont plus ce pour quoi ils avaient passé, des partis de "réformes", mais des partis de contre-réforme, initiant la politique de destruction des acquis de la civilisation par le capitalisme et ouvrant la voie aux agressions plus amples des gouvernements de droite -ce qui est désigné, dans l'appel de militants, élaboré dans la région de Moulins, comme cette "alternance du pire et du moins pire" dont nous ne voulons plus. Mais ce n'est pas que cela : ce sont aussi les militants, les syndicalistes membres de ces deux partis -tout autant si ce n'est plus aujourd'hui du PS que du PCF, d'ailleurs, contrairement à ce que s'imaginent les gauchistes parisiens.

-Ensuite, l'expérience des partis qui structurent l'extrême gauche, *trotskyist sect pattern*, la LCR et l'OCI (je m'excuse de chagriner probablement quelques uns en ne mentionnant pas LO que j'ai indécorablement tendance à considérer comme un épiphénomène qui n'a jamais structuré rien du tout mais qui a toujours été sans s'en rendre compte totalement déterminé par des circonstances extérieures contingentes, et qui ne représente aucun poids spécifique dans la lutte des classes et les formes qu'elle revêt en France). Cette expérience est celle, là encore, de bureaucraties, participant de l'ancien monde à leur manière, d'organisations tout autant "traditionnelles", au fond, que le PS et le PCF. Mais, là aussi, une tradition, des militants qui, (là, avec ceux de LO) font vivre bien des luttes et souvent, sans s'en rendre compte ou sans se l'avouer, malgré et sans leurs organisations. Et des jeunes qui vont vers certaines de ces organisations, forces vives où les attendent les conceptions mortes pour les stériliser soit en s'emparant d'eux soit en les faisant réagir de manière sectaire. Cette expérience est complétée par celle des petites fractions constituées sur des programmes extrêmement complets qui se condamnent par là même à piétiner dans leur combat pour ce "parti" qu'elles appellent de leurs vœux.

Par rapport à ces courants, le comité de rédaction de Liaisons a un héritage : celui des positions en faveur de la "ligne de la démocratie" esquissées dans les courants lambertiste ou dans l'ancien courant Filoche de la LCR (complété évidemment par l'apport *third camp*). Mais nous ne sommes ni Schachtman, ni Lambert, ni Filoche -ni même Draper ! Que ceux que cela amuse nous classent dans les droitiers du trotskysme ou encore plus à droite, eux dont nous défendrons toujours le droit à exister et à s'exprimer tout en sachant que dans leurs fractions ils ne nous l'auraient certainement pas accordé, peu importe. Droitiers, résolument droitiers ! Si être droitier c'est mettre en avant, à travers les grèves, à travers les luttes de courants chez tout le monde, à travers les élections, l'objectif de chasser le gouvernement, le président et le régime, pour ouvrir la voie à la République sociale, à la démocratie primant sur le droit de propriété privée, alors soyons des démocrates droitiers, jusqu'au bout, intégrant les droits de l'Homme et du Citoyen au cœur du marxisme et de la lutte des classes, comme des acquis à reprendre de cette lutte, et ainsi, droitiers, nous devons nous mettre en état de doubler tout le monde par la gauche, avec les masses.

Mais attention. Ce qui précède n'est qu'une description du rapport aux militants du comité de rédaction de Liaisons par rapport à un certain héritage, que tous ne formuleraient d'ailleurs peut-être pas de cette façon. En aucun cas nous n'allons demander à « adhérer » à notre vision du monde fut-elle révolutionnaire et ... « droitière ». Nous ne sommes pas et nous ne serons jamais une association de trotskystes démocrates droitiers. Ce sont là des adjectifs idéologiques qui situent les gens dans une histoire. Les militants des grèves de mai-juin, les jeunes, n'ont pas à assumer cet héritage. Ils gagnent à le connaître, à se l'approprier, mais nous ne demandons pas d'adhérer à une histoire, mais de donner forme à

un combat commun qui est déjà engagé. C'est cela, aussi, défendre le programme dans la vie, au lieu de brandir son passé réel et imaginaire comme programme (test pour repérer un vrai sectaire : s'il n'a rien compris à ce paragraphe !).

-Enfin, *las but not least*, nous avons aussi, forcément, l'expérience des cercles sans orientation, groupant des militants déçus autour de vieux chefs sans troupes en des cénacles gauchistes parisiens, s'estimant très doués et l'étant d'ailleurs dans leur domaine, pour les travaux historiques, pour les études économiques ou pour le bagout de bistrot, et sur cette base hautement politique estimant avoir le droit de donner des ordres et des appréciations sans avoir à rendre compte de l'application de quelque orientation que ce soit puisque leur principale orientation est de ne pas en avoir, ce qu'ils peuvent éventuellement théoriser en expliquant que la nécessaire "refondation programmatique" à laquelle leurs puissants cerveaux sont indispensables n'en est qu'à ses premiers balbutiements et que donc les masses devraient attendre leur petite fumée (ou, variante, moins fréquente mais qui existe : les masses sont tellement en rupture avec tout qu'elles vont tout faire toute seules et qu'il serait outrecoûdant de prétendre définir une orientation politique). Je ne nommerai personne ici, cela permettra aux connaisseurs de reconnaître qui bon leur semble. Car ce n'est pas très important, si ce n'est pour nous indiquer qu'est-ce qu'il ne faut pas faire.

C'est donc avec toutes ces expériences, et sans ployer sous leur poids, sans s'installer dans le dénigrement à perpétuité de ce qui est, que nous avons estimé pouvoir être un "centre politique". Le résumé donné alors par Olivier Delbeke de la théorie de Hal Draper, sans avoir à ce moment là toutes les connaissances sur son histoire et son combat que nous avons maintenant, car des militants français sont forcément *a priori* des ignorants en ces matières, nous a alors clairement servi à affirmer en termes nets ce que nous étions et ce que nous sommes :

-pas une fraction qui demande à des membres d'adhérer à son programme soi-disant complet, et cela ne veut pas dire qu'on n'a rien dans le ciboulot !

-pas un club de discussion pur et simple (mais nous n'avons rien contre les clubs de discussion purs et simples),

-mais un groupe politique fondé sur une orientation -un programme dans le concret- agissant publiquement en le mettant en discussion tout en ayant ses collaborateurs présents dans diverses organisations.

La finalité en est, très clairement, un parti -cela a toujours été clair ! Le fait que nous refusions, justement pour être efficaces en ce sens, de nous proclamer embryon de parti ou fraction délimitée sur un programme complet, fait naturellement douter les militants sectaires qui confondent en ce domaine la proie et l'ombre, préférant se rassurer immédiatement par la confection d'une ombre de parti qui ne saurait être qu'un obstacle de plus au parti représentatif de la majorité qu'il s'agit de construire, et pas tous seuls.

Il faut dire que si il existait, ou si il se dégageait, un cadre plus large qui ouvre une brèche, qui donne une issue à des couches massives leur permettant de combattre comme elles savent le faire, mais avec une perspective politique, ce cadre devenant un début de construction d'une représentation politique démocratique, même très imparfaite, de leur mouvement propre, nous nous y inscrivions sans réticence.

Si par exemple un petit parti comme la LCR au lieu d'avoir pour tout horizon, après le 21 avril de l'extrême gauche, d'en faire un second (et puis combien de 21 avril ?), tout en expliquant qu'il faut "faire céder le gouvernement" dont la nature est de ne pas céder et d'aller à l'affrontement, annonçait qu'elle appelle au regroupement politique le plus large pour le renverser à la fois par les élections et par la grève, ici et maintenant, et que les militants socialistes et communistes ont leur place dans ce combat là, cela aurait une grande force et répondrait à ce pour quoi nous nous sommes constitués en "centre politique". Ou bien si les courants de la gauche du PS annonçaient qu'ils refusent d'attendre 2007 et que Chirac doit partir, et appelaient de leur côté au regroupement sans exclusive, idem. Ou encore si ce qu'il est convenu d'appeler "mouvement altermondialiste" ajoutait à sa belle proclamation qu' "un autre monde est possible" le fait qu' "un autre régime est possible ici et

maintenant" et prenait l'initiative, non d'une candidature présidentielle de José Bové (en 2007 !) mais là encore d'un appel au regroupement, re-idem.

Mais rien de tout cela n'a lieu, et il y a des raisons à cela. Les raisons mêmes qui font que notre petit centre politique existe, sans prétendre d'ailleurs être le seul en son genre, bien qu'il soit vrai, pour des raisons sur lesquelles je vais revenir dans la toute dernière partie de ce texte, qu'autant il est vrai que nous les rencontrons tous les jours parmi nos collègues de travail et dans la masse de la classe des salariés, autant il faut bien constater qu'elles sont rarement, très rarement exprimées par des groupes constitués : la prise du pouvoir et la conquête de la démocratie sont les idées neuves de l'aube du XXI^e siècle !

Quand le comité de rédaction de Liaisons s'est formellement constitué, en janvier 2001, le cadre humain dans lequel nous diffusons nos idées était en somme constitué par ce bain de militants plus ou moins déçus et mis à égalité par leurs déceptions, socialistes, communistes et d'extrême gauche, tout en ayant, tous, une assise syndicale significative. Je reviendrai sur les caractéristique de ce milieu militant dont nous sommes issus, ses forces et ses faiblesses. Les contacts avec des éléments de la nouvelle génération que nous avons eus jusqu'alors étaient conditionnés par les relations avec la vieille et ses pesanteurs.

A présent, cette situation se modifie, car les grèves de mai et de juin 2003 en France ont fait franchir un seuil à l'émergence de couches, dans leur plus grande partie non issues de telles ou telles organisations, mais immédiatement fort politisées, qui apportent le début d'une sorte de bain de jouvence, de milieu dans lequel, pour un centre politique ayant une orientation tournée vers la question du pouvoir et la réalisation de la démocratie, des possibilités considérables apparaissent.

13. Dans ces conditions, en sachant ce que nous sommes et de manière réaliste, il est possible de formuler l'étape que nous devons franchir à présent. Sans esbrouffe, mais en prenant nos responsabilités. Il s'agit de passer du stade du simple comité éditorial à celui d'une structure un peu plus large, avec des membres définis et un système de cotisations, et une progression dans l'intervention directe de chacun de nous dans la lutte des classes, tout en maintenant la particularité importante de grouper des militants partageant une même orientation, mais étant membres de différentes organisations politiques, le tout de manière tout à fait publique et transparente, conformément à ce qu'est la réalité militante du mouvement ouvrier aujourd'hui en France. En résumé, il s'agit de passer de la forme "à la Draper" à une forme plus "à la Thomas", mais avec la particularité qui vient d'être indiquée et surtout dans le prolongement de l'orientation que nous avons développée jusqu'à présent. Ces deux éléments (organisation en réseau présent publiquement dans différentes organisations politiques et l'orientation commune autour de la question du pouvoir et de la démocratie) devant nous distinguer profondément du *trotskyist sect pattern*.

14. Si nous prenons pour fil conducteur la "question du pouvoir", nous tenons en main le noeud par lequel on sort du programme achevé, général, abstrait, et par lequel on passe au "programme pour le concret".

Pourquoi Marx et Engels, lorsqu'ils deviennent des militants communistes révolutionnaires, vont-ils vers la Ligue des justes, en pleine transformation en Ligue des communistes, tout en croisant le fer avec les jeunes hégéliens, les "socialistes vrais" inspirés par les jeunes hégéliens, Proudhon, les utopistes et les communistes chrétiens ? En particulier, il ne leur vient jamais à l'esprit d'aller faire quoi que ce soit dans les nombreux clubs, cénacles et autres communautés utopistes dont Martin Thomas nous a entretenus à propos des owenistes, alors qu'en même temps ils ne manquent jamais de rendre hommage aux idées et aux visées contenues dans les oeuvres de Saint-Simon, de Fourier, d'Owen ?

La Ligue des communistes n'est pas une organisation essentiellement "allemande" à la date, proche de 1848, où Marx et Engels vont y intervenir, ou plutôt elle est "allemande" en cela même qu'elle est européenne. Réseau de groupes d'émigrés, la plupart du temps des artisans, elle a concrètement combiné l'expérience des associations allemandes, des sociétés républicaines françaises et du chartisme britannique, étant basée à Londres, et non plus à

Paris, depuis 1840. La Ligue des communistes se pose des questions qui suscitent justement le *Manifeste* que Marx rédige pour elle à sa demande, et ces questions sont celles de la préparation concrète de la révolution en Europe, à savoir la combinaison entre une insurrection républicaine en France, un mouvement pour imposer en Allemagne l'unité de la nation dans la forme républicaine, et la montée du chartisme en Grande-Bretagne. C'est à la racine et aux extrémités, si l'on peut dire, de cette montée que s'inscrit le "spectre qui hante l'Europe", le communisme.

Chez Marx la théorie n'est pas restée un dogme et un ensemble de spéculations, elle veut s'incarner et passer au plan du "programme dans le concret". Dès 1843 dans la *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, sa perspective est l'irruption d'une révolution totale, radicalement démocratique, permanente, en Allemagne, sous l'impact du "*chant du coq gaulois*". Et en même temps il va identifier le prolétariat comme la force sociale susceptible de mener à bien cette révolution. C'est aussi là la perspective de Heinrich Heine, de Moses Hess et du jeune Engels (1). Tout cela n'a rien d'abstrait, c'est 1848 (mais dire que cela n'a rien d'abstrait n'en diminue aucunement, au contraire, la dimension théorique !).

Si la Ligue des communistes est, momentanément, un cadre d'action pratique et théorique dans cette direction, c'est à la fois parce qu'elle s'est faite, d'allemande (et cela pour être pleinement allemande), européenne, et parce qu'elle s'est inscrite, dès ses origines, dans un combat politique issue de la tradition révolutionnaire française. On ne saurait assez estimer l'importance de la transformation, dans les années qui suivent la révolution trahie de 1830 en France, d'une partie des sociétés républicaines radicales en sociétés républicaines ouvrières, que leur volonté de répondre à la question du pouvoir, en renversant le roi, en instaurant la République, conduit précisément à s'orienter vers la classe ouvrière en même temps d'ailleurs qu'elle est portée et amplifiée par l'adhésion de travailleurs à ces sociétés. Le communisme de Marx ne procède pas de l'utopisme et des projets de société idéale ou de communes parfaites, mais de la lutte républicaine pour le pouvoir, pour la souveraineté du peuple (2).

Cette dimension se retrouve en Grande-Bretagne. Si les Egaux de Babeuf ont été "le premier parti communiste réellement agissant", les chartistes ont monté le premier parti ouvrier de masse de l'histoire. Si les syndicalistes "purs" d'une part, les owenistes d'autre part, ont joué un rôle, l'impulsion décisive a été le chartisme. Or, le chartisme, c'est au départ un programme politique. Ce programme était la "charte du peuple" en 6 points, exclusivement "politiques", diraient des sectaires soucieux d'avoir un grand texte sacré prophétisant l'anéantissement nécessaire du capitalisme : annualité des Parlements, suffrage universel, égalité des districts électoraux, scrutin secret, indemnité parlementaire, suppression du cens d'éligibilité. Rien d'autre que cela !

Dans le développement du mouvement, des revendications ouvrières "économiques" (et en fait tout autant politiques) s'y sont ajoutée, à commencer par le combat pour la limitation légale à 10 heures de la journée de travail. Mais ce programme était mille fois plus "communiste" que les plans owenistes ou fourriéristes ou que les rêveries insurrectionnelles d'un Weitling, car en exigeant la réalisation de la démocratie il voulait dire, de manière tout à fait explicite pour les centaines de milliers de femmes et d'hommes anglais et écossais que le chartisme a réuni dans les premiers grands *meetings*, tenus en plein air avec des flambeaux, que la majorité laborieuse devait exercer le pouvoir. De la même manière ce programme voulait dire clairement la République et l'abolition de la monarchie pour ceux qui le défendaient.

Le chartisme fut compris par ses propres dirigeants, et par les dirigeants de la Ligue des justes installés à Londres, Willich et Schapper, et par eux par Engels puis par Marx, comme un mouvement authentiquement communiste précisément et exclusivement parce qu'il posait la question du pouvoir, de la démocratie, dans toute son ampleur et dans le prolongement de la "grande Révolution" française de 1792-93. C'est sur cette base et sous cette impulsion qu'Engels écrit *La situation des classes laborieuses en Angleterre*, que Marx se lance dans la "critique de l'économie politique" qui occupera et épuisera sa vie, et défend

contre les vues rétrogrades et étiquées de Proudhon, dans *Misère de la philosophie*, le caractère **politique** de toute lutte de classe.

Dans son développement le chartisme a posé et s'est posé les problèmes des moyens de la lutte pour le pouvoir, de la combinaison entre la grève de masse, l'insurrection armée, et le suffrage universel pour lequel il combattait. Il n'a pas résolu ces questions, mais son immense mérite est de les avoir posées dans toute leur ampleur. A trois reprises, en 1839, en 1842 et en 1848, la question d'aller vers la prise du pouvoir s'est profilée. En avril 1848, la reculade des chefs chartistes devant la répression (ils avaient appelé à une manifestation vers le Parlement pour lui porter la charte du peuple en pétition, mais n'avaient pas tranché, divisés entre eux, sur le fait de savoir si cette manifestation aurait ou non un caractère insurrectionnel visant à la prise d'assaut du Parlement) est devenue un recul définitif à la suite de l'écrasement sanglant du prolétariat parisien en juin. A partir de là se développe une véritable lobotomie du mouvement ouvrier britannique : alors qu'il ne serait pas devenu un mouvement ouvrier constituant la classe ouvrière en tant que classe à l'échelle nationale sans le chartisme, il l'"oublie" et désormais, dans ses composantes très majoritaires, il va respecter les institutions et chanter *God save the queen* avec les classes dominantes.

Le développement propre du mouvement ouvrier britannique n'en reviendra à la question du pouvoir, frontalement posée dans une poussée gréviste révolutionnaire, mais niée par ses dirigeants qui l'ont donc conduit à la défaite et au piétinement, qu'en 1926. De 1926 à la grande défaite de 1984, il tentera, par le suffrage universel portant le Labour party au pouvoir, et par les grèves de masses, d'avancer sans y arriver en raison du rôle des appareils travailliste et, au plan international, du stalinisme.

Dans une certaine mesure, ce qui est arrivé au chartisme après 1848 se produit à l'échelle européenne après les révolutions de 48. Quand le mouvement ouvrier se relève et entre dans une étape supérieure, avec la création en 1864 de l'Association Internationale des Travailleurs, il pourrait sembler que la question du pouvoir, qu'il s'agisse du combat pour le suffrage universel entendu comme devant donner le pouvoir à la majorité travailleuse, ou de la préparation d'insurrections à la fois républicaines et ouvrières, n'est plus présente ou du moins qu'elle est mise entre parenthèse à l'arrière-plan, n'étant plus une tâche immédiate. Ce serait une erreur que d'interpréter ainsi l'orientation de Marx au conseil général de l'AIT, ou bien de penser qu'il s'est adapté à ce cadre en mettant sous le boisseau certaines des positions de sa jeunesse. Que Marx n'ait pas cherché à faire avaliser par l'AIT des textes doctrinaires préconisant la prise du pouvoir à brève échéance dans tel ou tel pays, et ait mis l'accent sur la progression dans l'organisation, syndicale notamment, et internationale, de la classe ouvrière, c'est certain. Mais trois faits centraux indiquent bien que dans cela même l'histoire de l'AIT est, tout autant mais d'une autre manière, déterminée par la préparation concrète du combat pour la réalisation de la démocratie.

Premier fait : le principal texte "programmatique" fondateur de l'AIT, l' *Adresse inaugurale* de 1864, rédigée par Marx, est très clair : " ... *la grande tâche de la classe travailleuse, c'est de conquérir le pouvoir politique*".

Second fait, l'extrême importance de la "politique étrangère" et, pour parler comme les militants américains, du combat pour une politique étrangère démocratique, dans ce même texte qui revendique le combat des travailleurs d'Europe qui a contribué à empêcher leurs gouvernants d'intervenir dans la guerre civile américaine aux côtés des esclavagistes et préconise l'union des peuples contre " *ce pouvoir barbare dont la tête est à Saint-Petersbourg*" et la défense de la Pologne et des peuples du Caucase contre l'armée russe. "*La lutte pour une telle politique étrangère fait partie de la lutte générale pour l'émancipation des classes ouvrières.*" Une politique étrangère démocratique suppose la réalisation de la démocratie dans les principales nations d'Europe et d'Amérique, et porte donc en elle la question de la conquête du pouvoir politique par la classe ouvrière.

Troisième point : bien entendu, le fruit de l'action de l'AIT, ce fut la Commune de Paris, cela d'ailleurs en connexion très étroite avec la bataille sur la politique étrangère, puisque la Commune surgit comme antithèse de l'Empire français (cela même si Marx a craint, à juste

titre, la prise du pouvoir prématurée et isolée dans Paris ; mais il l'a soutenue et en a assumé la défense politique totale une fois qu'elle avait eu lieu).

Le bain de sang que fut l'écrasement de la Commune a écarté les perspectives de combat immédiat pour la prise du pouvoir en Europe pour une longue période, qui est celle de la mondialisation du capitalisme, de l'impérialisme. Cependant, les critiques des programmes de Gotha et surtout d'Erfurt de la social-démocratie allemande, en 1875 puis en 1891, nous rappellent que la perspective centrale, au delà de toute idéologie, par laquelle la social-démocratie pouvait et devait être révolutionnaire, était celle du renversement, non seulement du gouvernement, mais du **régime** impérial allemand, au profit d'une forme républicaine de l'Etat reposant sur le suffrage universel, l'égalité des droits, la laïcité, l'unité de la République avec auto-administration locale et droit de séparation des nationalités, et la destruction de l'appareil bureaucratique et militaire de l'Etat, l'armement du peuple : la République française sans l'Etat napoléonien, forme de la "réalisation de la démocratie" également appelée chez Engels "dictature du prolétariat" (3).

Si l'on dégage les éléments qui ressortent notamment des textes d'Engels, ainsi que de certains écrits de Karl Kautsky et de la trame générale sur laquelle se reconstitue l'Internationale ouvrière à partir de 1889-1891, il apparaît que le programme dans le concret consiste en une stratégie révolutionnaire posant, à la fois dans chaque pays et au plan de la politique internationale, la question du pouvoir et de la prise du pouvoir, réalisation de la démocratie. (4) Le seul "programme" qui vaille est celui-là. Cela ne veut pas dire qu'un parti révolutionnaire ne doit avoir que cela dans son bagage théorique, mais c'est cela qui est l'élément efficace, que l'on doit mettre en avant seulement dans un dialogue permanent avec le mouvement réel tendant à fusionner avec lui.

(1) Sur Heine, Hess et le jeune Engels, le livre récemment paru d'Eustache Kouvélakis, *Philosophie et révolution de Kant à Marx* (Paris, PUF, 2003), donne pas mal d'informations et de compte-rendus de leurs écrits par ailleurs trop peu accessibles aujourd'hui.

(2) Dans la *Vie de Karl Marx* de Franz Mehring, aux éditions PIE, Paris, 1984, on trouvera (c'est cela qui en fait l'intérêt plutôt que la traduction de Mehring aux Editions sociales qui est, elle complète) une montagne de notes de loin supérieure en volume au livre de Mehring, par Gérard Bloch. Certaines de ces notes sont de véritables livres à elles seules et deux d'entre elles sont à ce jour les meilleures mises au point en langue française que l'on puisse trouver, tant sur l'histoire de la Ligue des communistes que sur le chartisme en Grande-Bretagne jusqu'en 1842. Voir en particulier les notes suivantes : *Le chartisme*, p.p. 407-414, et la grande note finale avec ses digressions sur Marat, Robespierre, etc., *Les débuts du mouvement ouvrier et démocratique international*, à partir de la p. 592. On y trouvera les références, pour ce qui concerne Marx, aux travaux fondamentaux de Jacques Granjonc et Hans Pelger.

(3) La première partie de mon travail sur *Retour sur la stratégie révolutionnaire au XX^e siècle et esquisse pour le XXI^e* est consacrée à cela.

(4) Voir le travail cité à la note précédente.

15. Si maintenant nous revenons à Lénine dans *Que faire ?*, il devient clair qu'on ne démêlera pas ce qu'il a voulu dire et quel était l'esprit de lutte déterminant cet ouvrage en y recherchant un "modèle de parti centralisé" et pas non plus en voulant y déceler une théorie des rapports entre les intellectuels et la classe ouvrière. Ces fausses pistes brouillent la lecture de la plupart de ceux qui s'y risquent et ont certainement détourné de cette belle lecture un plus grand nombre encore.

Que faire ? est avant tout un manifeste pour la liberté politique de la classe ouvrière, pour le droit de la classe ouvrière de faire de la politique et de se mêler de tout, surtout de ce qui ne la regarde pas officiellement. Un plaidoyer démocratique contre le rétrécissement de la pensée et de l'action par les "économistes", qui veulent parler aux ouvriers des problèmes des ouvriers alors que la social-démocratie révolutionnaire veut faire des ouvriers le fer de lance du combat pour la démocratie jusqu'au bout et dans tous les domaines avec pour perspective politique clairement formulée le renversement du tsarisme. Inutile ici de donner des citations, c'est tout *Que faire ?* qu'il faudrait citer. Encore faut-il apprendre à lire réellement ce que l'on est en train de lire et non à y voir ce qu'on a appris, plus ou moins consciemment, ce qui est "censé" s'y trouver.

La même trame générale fonde *Un pas en avant, deux pas en arrière* bien que cet ouvrage soit, de tous ceux de Lénine, celui qui est le plus dominé par les luttes fractionnelles et la vie interne de l'organisation qu'il veut construire. Aussi sera-t'il bon, ici, de donner une citation, et pas n'importe laquelle mais celle du dernier paragraphe du livre, qui en résume la perspective générale et indique que c'est encore, bien évidemment, la question du pouvoir, tout en étant un petit concentré de son ton général :

"La prolétariat n'a d'autre arme dans sa lutte pour le pouvoir que l'organisation. Divisé par la concurrence anarchique qui règne dans le monde bourgeois, accablé sous un labeur servile pour le capital, rejeté constamment "dans les bas-fonds" de la misère noire, d'une sauvage inculture et de la dégénérescence, le prolétariat peut devenir -et deviendra inévitablement -une force invincible pour cette seule raison que son union idéologique basée sur les principes du marxisme est cimentée par l'unité matérielle de l'organisation qui groupe les millions de travailleurs en une armée de la classe ouvrière. A cette armée ne pourront résister ni le pouvoir décrépi de l'autocratie russe ni le pouvoir en décrépitude du capitalisme international. Cette armée resserrera ses rangs de plus en plus, en dépit de la phraséologie opportuniste des Girondins de l'actuelle social-démocratie, en dépit des louanges présomptueuses de l'esprit de cercle arriéré, en dépit du clinquant et du battage de l'anarchisme propre à la gent intellectuelle."

Le Lénine de 1905 préconise l'élection des responsables à tous les niveaux et la réunification du parti, non dans l'abstrait, mais dans la perspective de la formation d'un gouvernement révolutionnaire provisoire seul à même de convoquer une assemblée constituante, proposant fin 1905 que le soviet de St-Petersbourg se constitue en gouvernement provisoire (1), et insistant sur l'expérience de lutte armée pour le pouvoir menée à Moscou en décembre.

Dans les trois moments constitutifs de ce que sera le bolchevisme, la question du pouvoir, du renversement du tsarisme et de la prise du pouvoir, est le fil conducteur réel, et non pas quelque "concept léniniste du parti" et de la forme nécessaire que celui-ci devrait avoir, laquelle est au contraire d'une totale flexibilité. Ce fait est d'autant plus frappant et remarquable que la question du pouvoir est obscurcie chez Lénine par l'idée qu'il se fait, de manière "orthodoxe" à cette date, de la prochaine révolution comme devant être "démocratique bourgeoise". Cela entraîne de belles contradictions dans ses positions, par exemple entre le fait de dire, en 1905, que le nécessaire gouvernement révolutionnaire provisoire sera celui de la bourgeoisie et le fait de voir dans le soviet la possibilité d'un tel gouvernement (comme on le sait, et ce n'est pas le sujet ici, se posait en fait la question de la révolution "permanente"). Mais il n'empêche que l'originalité du bolchevisme, son rôle révolutionnaire dans l'histoire, tient en définitive entièrement en ceci : que, seul de fait des partis de l'Internationale socialiste avant 1914, c'est concrètement sur la perspective de la prise du pouvoir qu'il s'est affirmé et construit.

Avec la guerre de 1914, cette méthodologie est élargie au plan international, en partant de la réalité de la guerre. Sa formule générale sera donc : *transformation de la guerre impérialiste en guerre civile*. En 1917 enfin elle est mise en oeuvre victorieusement. Et si dans les *Thèses d'avril* Lénine, au grand dam des "vieux bolcheviks", rompt avec la croyance en une révolution "bourgeoise" (1) et fait en cela du "trotskysme", c'est encore pour une seule et unique raison : sa perspective est plus que jamais la prise du pouvoir, et le dogme doit, à juste titre, lui être sacrifié.

(1) Mais pas encore avec la défense du caractère démocratique, et démocratique jusqu'au bout, de la révolution *socialiste* : là-dessus le glissement théorique et pratique s'amorce en 1917 et s'achèvera au pouvoir, au point d'en arriver à une pratique et une théorie se voulant "socialiste", mais non points "démocratiques", ce qui sera dramatique. Répétons ici que ce texte n'est pas consacré à ce problème là et évite donc, dans la mesure du possible, de traiter de ce qui s'est passé en Russie à la suite immédiate d'Octobre. Je renvoie à mon *Retour sur la stratégie révolutionnaire au XX^e siècle et esquisse pour le XXI^e*

16. Il serait trop long ici même de raconter et d'expliquer la manière dont la construction des partis communistes, entre 1917 et 1923, n'a pu faire que commencer à

résoudre la question de la stratégie révolutionnaire allant vers la prise du pouvoir en Europe. Je renvoie donc à mon travail *Retour sur la stratégie révolutionnaire au XX^e siècle et esquisse pour le XXI^e* et aux ouvrages de Pierre Broué, *Histoire de l'Internationale communiste* et *Révolution en Allemagne*, fondamentaux sur ce sujet.

Je dirais simplement ici que la lecture dogmatique des thèses des 4 premiers congrès de l'Internationale communiste, ceux de 1919, de 1920, de 1921 et de fin 1922, en mettant sur le même piédestal l'ensemble des documents qu'elles contiennent, fait fausse route. Ces textes relèvent d'un tâtonnement tragique, dans des circonstances où la barbarie levée par la guerre impérialiste et la trahison social-démocrate, scellée dans le sang de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg, voient les bolcheviks tenter de forcer le cours de l'histoire avant de se reprendre et, juste avant d'être étouffés définitivement par la bureaucratie, d'esquisser une véritable stratégie, une stratégie qui, comme Lénine en faisait la supplique dans son dernier discours public (au IV^e congrès de l'IC) ne consiste pas simplement à forcer tout le monde à "parler russe", une stratégie réellement adaptée à des pays comme la France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne ou l'Italie, ainsi que l'appelaient de leurs vœux aussi bien un Anton Pannekoek qu'un Antonio Gramsci.

Je ne mets donc pas au même "niveau" les textes d'affirmation politique au couteau des débuts de l'Internationale communiste, *Thèses sur la démocratie bourgeoise et la dictature du prolétariat* ou *21 conditions*, et les textes qui, à partir de 1921, dégagent la *politique du front unique ouvrier* dont l'apport historique essentiel de Pierre Broué est d'avoir établi qu'elle aurait pu permettre à la révolution socialiste de triompher, en Allemagne, en octobre 1923, ce véritable tournant du XX^e siècle.

La stratégie révolutionnaire du front unique ouvrier est saisie comme une "habile" manœuvre par des générations de sectaires et de dogmatiques impuissants, alors qu'elle consiste à épouser le cours même du mouvement réel de la classe. Partant de son intérêt général et embrassant toutes ses couches, les rassemblant, elle a pour point d'aboutissement la prise du pouvoir entendue comme la conquête majoritaire de son droit par la majorité prolétarienne, salariée, des pays impérialistes. Fondamentalement, elle rejoint la stratégie historiquement *républicaine* de Marx avant 1848 et d'Engels lors de la *Critique du programme d'Erfurt*. Les circonstances dramatiques dans lesquelles le bolchevisme a été placé de 1917 à 1923, provisoirement, puis, définitivement, le stalinisme, ont interdit cette élaboration stratégique de déboucher sur la pratique d'une République démocratique et soviétique tout à la fois en Allemagne, noyau de la libre confédération socialiste d'Europe et du monde.

Le courant trotskyste n'est pas allé au delà du stade atteint dans l'élaboration de la stratégie révolutionnaire de conquête du pouvoir en 1923. Il a mis en forme les acquis de cette période, réalisant ainsi un travail tout à fait irremplaçable et indispensable, et il a défendu ces acquis face aux contre-stratégies du stalinisme, causes majeures des défaites de la révolution et des victoires de la bourgeoisie et du fascisme : la division des rangs ouvriers face aux nazis en Allemagne, 1933, et le dévoiement de l'aspiration à l'unité ouvrière dans l'alliance avec la bourgeoisie pour la "défense de la démocratie", la politique des Fronts populaires en Espagne et en France notamment, 1936-1937. Le *Programme de transition* a transmis cet acquis en achevant son élaboration telle que l'Internationale communiste aurait pu le faire fin 1923 "si" la bureaucratie ne l'avait pas entièrement prise en mains.

Autant dire que ce document, de grande valeur, est tout à fait inachevé. Comme Trotsky en était d'ailleurs conscient sur bien des points : l'un des plus révélateurs est celui des Etats-Unis socialistes d'Europe, un thème qui est absent du texte du *Programme de transition*, qui ne comporte donc pas d'articulation entre la stratégie de conquête révolutionnaire du pouvoir dans chaque pays et son déploiement international ; or, articuler front unique ouvrier et "Etats-Unis socialistes d'Europe" aurait nécessité une élaboration programmatique beaucoup plus poussée dans le sens de la redécouverte du thème de la *démocratie* ...

Autre exemple : les revendications de la "révolution politique" en URSS se retrouveront toutes, effectivement, dans les soulèvements contre la bureaucratie à partir de 1953, mais

pas seulement elles : l'indépendance nationale, les élections libres à une assemblée nationale constituante, seront par exemple portés par le mouvement des conseils d'usine polonais ou des conseils ouvriers hongrois en 1956, sans qu'il n'y ait là d'autre contradiction que celle que les sectaires dogmatiques pour qui, pour des raisons pataphysiques n'ayant rien à voir avec le marxisme, toute élection à une assemblée nationale serait le comble de la "démocratie bourgeoise", s'imaginent y voir... (1)

Cela dit, le *Programme de transition* n'était pas du tout un "programme complet", et cela à juste titre, mais, comme disait Trotsky, un "*programme d'action pour la période intermédiaire*" de guerres et de révolutions, un "programme dans le concret". La méthode du programme de transition peut donc être et doit être revendiquée. Elle ne consiste pas à en répéter telle ou telle phrase (2) ou à en reprendre les revendications en croyant avoir trouvé des recettes dont l'effet devrait opérer magiquement sur les mobilisations actuelles (3). Elle consiste à en appliquer la méthode par laquelle et dans laquelle nous retrouvons notre vieille amie la *question du pouvoir*, et à lui être *réellement* fidèle en l'approfondissant dans le droit fil de cette méthode, donc en se réappropriant *la démocratie* :

*"La tâche stratégique de la prochaine période - période pré-révolutionnaire d'agitation, de propagande et d'organisation - consiste à surmonter la contradiction entre la maturité des conditions objectives de la révolution et la non-maturité du prolétariat et de son avant-garde (désarroi et découragement de la vieille génération, manque d'expérience de la jeune). Il faut aider les masses, dans le processus de leurs luttes quotidiennes, à trouver le pont entre leurs revendications actuelles et le programme de la révolution socialiste. Ce pont doit consister en un système de **REVENDICATIONS TRANSITOIRES**, partant des conditions actuelles et de la conscience actuelle de larges couches de la classe ouvrière et conduisant invariablement à une seule et même conclusion : la conquête du pouvoir par le prolétariat."* (la fin est soulignée par moi -VP).

Le courant trotskyste, ainsi que le POUM espagnol, ont défendu dans l'urgence le combat pour la révolution en tentant, à juste titre, d'inverser le cours des défaites qui s'abattent en catastrophe sur la classe ouvrière et sur la civilisation dans le monde entier dans les années 1920 et 1930. De ce point de vue, il était juste de mettre en avant un programme tel que le *Programme de transition* dont la méthode reste valide, utile et nécessaire. Et il était également juste, dans le même mouvement, de "proclamer" sur la base de ce programme là une organisation internationale, fut-elle de fort petit taille, comme étant la IV^o Internationale, à ce moment là, ainsi que, probablement, de constituer aux Etats-Unis le Socialist Workers Party. Je diverge donc ici profondément de l'analyse faite après coup par Draper (M.Thomas n'abordant pas cette question dans l'article qui a été discuté ici).

Bien entendu, le danger de la cristallisation en secte est très fortement présent en 1938, quand le *Programme de transition* est élaboré et adopté, et que la IV^o Internationale et le Socialist Workers Party sont "proclamés", affirmés comme des organisations *existantes*. Il est très facile de souligner le volontarisme presque incantatoire qu'il y avait à se proclamer tel, en l'absence de tout parti de masse et à la suite de grandes défaites de la révolution, et de présenter la chose sous un jour soit héroïque, soit tragi-comique et ridicule, soit les deux à la fois. Trotsky, Cannon, Schachtman (qui fut alors partie prenante de ces choix)... étaient évidemment conscients de cela. Mais ils ont estimé devoir le faire quand même en raison précisément d'une perspective politique : celle de l'ouverture, à la suite des défaites que les Fronts populaires venaient d'amener, de la seconde guerre mondiale et de sa transformation en guerre civile internationale entre les classes. Ils ont estimé qu'il leur fallait "proclamer" la IV^o Internationale car autrement *aucune* possibilité à un niveau suffisant d'intervention révolutionnaire organisée dans ces développements prévisibles (prévisibles dans l'ensemble, non dans le détail) ne pouvait émerger. "Proclamer" la IV^o Internationale en 1938 était donc un acte justifié, mais risqué bien sûr, de stratégie révolutionnaire concrète, non un acte d'hystérie sectaire auto-proclamatoire (et seul Trotsky, en raison de qu'il représentait, ce pour quoi il fut précisément assassiné au commencement de la guerre, pouvait se permettre cela et donc *devait* le faire).

Contrairement à Draper, nous devons donc comprendre que la cristallisation du modèle du *trotskyist sect pattern* n'est pas définitive en 1938. En effet, comme l'explique M.Thomas, il n'y a pas de fatalité à ce qu'une petite organisation de membres soit forcément une secte. Et les traits sectaires du mouvement trotskyste en 1938 s'expliquent suffisamment par la matrice -le Komintern en voie de stalinisation- et les événements -une succession de défaites sanglantes- qui lui ont donné naissance. Considérer que ces traits devaient se pérenniser définitivement, de manière fatale, serait considérer que ce ne sont pas les hommes qui font leur propre histoire, et à ce moment là il ne fallait pas, en effet, "proclamer" la IV^e Internationale, mais peut-être pas non plus "oser", aussi bien en Octobre 17 qu'en 1871...

C'est forcément dans la seconde guerre mondiale et à son issue qu'il y a eu cristallisation "définitive" (c'est-à-dire pas éternelle, rien n'est éternel, mais durable et solide) du modèle trotskyste de la secte. Je dis "forcément", car les raisons des actes fondateurs posés en 1938 (*Programme de transition*, IV^e Internationale, Socialist Workers Party) consistaient en fait en un pronostic de transformation de la seconde guerre mondiale de guerre impérialiste en guerre civile. C'était pour la victoire (ou la défaite) dans la prochaine décennie que Trotsky concevait ces actes, cela est très clair dans tous les textes de la fin de sa vie. Donc, de deux choses l'une :

-soit la seconde guerre mondiale a infirmé le pronostic et le cours de l'histoire est devenu autre, ne mettant plus la révolution prolétarienne à l'ordre du jour.

-soit le pronostic a été vérifié par les événements, non dans tous les détails, mais dans les axes fondamentaux, et ce sont les trotskystes qui n'en ont rien vu ni compris pour la plupart d'entre eux.

Effectivement, les choses se sont passées ainsi. Quand la Wermacht occupe la France, Trotsky formule, dans ses textes les moins connus, une nouvelle politique qu'il appelle la "politique militaire du prolétariat", qui se situe aux antipodes du pacifisme. Les trotskystes, par contre, dans leur ensemble, considèrent que 1940 ne fait que répéter 1914 et qu'il faut adopter simplement une posture "internationaliste" sous l'angle "nous ne prenons pas part à ce conflit". Bien entendu, ils dénoncent et combattent l'occupation, l'antisémitisme, mais se situent "au-dessus de la mêlée" au lieu de préparer, dès juin 1940, la lutte armée nationale et sociale pour mettre dehors l'envahisseur fasciste, et de prendre ainsi une longueur d'avance décisive sur tous les futurs "mouvements de résistance". Ce ne fut pas là une question de capacités organisationnelles ou d'audace des personnes, car les trotskystes français par exemple furent bel et bien les premiers à publier un journal clandestin sous l'occupation nazie (au moment où les staliniens, cherchant à faire réapparaître légalement L'Humanité, étaient reçus à la Kommandantur) et qu'ils réalisèrent des choses d'un immense courage, comme les cellules clandestines dans l'armée allemande. C'est bien une question d'orientation politique. Se situer politiquement au-dessus de la mêlée dans la guerre impérialiste, en croyant que prendre part à la guerre signifiait forcément se joindre à l'un des camps impérialistes, en renonçant à se joindre au mouvement des masses prévisible (et prévu par Trotsky dans ses textes de 1940) contre l'oppression nationale, revenait à renoncer à combattre pour un programme concret, à poser la question du pouvoir, à mettre en oeuvre la méthode du *Programme de transition* (4).

La plupart des militants révolutionnaires de cette génération, formés avant 1940, comprennent mal que l'on puisse voir une poussée révolutionnaire naître dans la seconde guerre mondiale elle-même -et pourtant... Du Monténégro aux maquis du Limousin en passant par la Lutte d'août 1942 en Inde contre les Anglais, puis à Naples en 1943, aux maquis grecs, à Varsovie... c'est bien cela qui s'est produit et contre cela que l'Europe et l'Allemagne furent coupées en deux.

La fossilisation du trotskysme, puis le cycle des scissions consécutives à la "crise pabliste", résultent non de la proclamation de la IV^e Internationale en 1938, mais de la contradiction entre cette proclamation et leur action réelle dans les années qui suivirent, leur impuissance ayant d'abord été subjective, contrairement à ce qu'ils ont pensé. Les hommes

font leur propre histoire. Et c'est à partir de là qu'il y a opposition systématique entre le "parti pour le parti", l'orga pour l'orga, et le mouvement réel.

Ainsi, la proclamation, devant l'Histoire, de la IV^o Internationale en 1938, est impossible à justifier précisément du point de vue sectaire. De ce point de vue, c'est un acte administratif dont la mise en cause met en cause la boutique dont on défend les intérêts. Les militants du SU sont supposés croire ou faire semblant de croire (quand les vieux veulent bien expliquer ça aux jeunes...) que "leur" organisation a été créée en 1938 et qu'elle est "la" IV^o Internationale, d'autres sont censés croire qu'ils représentent le "fil de la continuité" de l'acte magico-religieux commis cette année là par Léon Trotsky et que "leur" organisation procède directement là encore de cet acte, soit qu'ils "reconstruisent", soit qu'ils "refondent", soit qu'ils aient -c'est encore mieux- déjà reconstruit et refondé tout seuls, la chose. En réalité, comprendre que Trotsky avait, sur la IV^o Internationale, raison en 1938, c'est nécessairement comprendre du même coup que toutes les filiations revendiquées par les trotskystes par rapport à ça sont bidons, car leurs centres, micro-internationales et autres ne se situent pas sur le terrain de la IV^o Internationale de 1938, dont l'affirmation demeure, devant l'histoire du XXI^o siècle qui a commencé, comme un appel, comme une revendication.

La seconde guerre mondiale n'a donc pas infirmé le pronostic de sa transformation en guerre civile, largement amorcée en Europe et en Asie, mais l'absence du "facteur subjectif", qui n'était pas au rendez-vous, a effectivement eu pour conséquence qu'à partir de là, l'histoire a pris un autre cours, imprévu. Non pas que la révolution prolétarienne eut cessé d'être à l'ordre du jour, mais un cadre mondial contre-révolutionnaire assez efficace pour lui interdire de se développer au-delà de tel ou tel pays si elle survenait s'est mis en place, en résultat de la seconde guerre mondiale et des années de l'immédiate après-guerre. La clef de voûte de ce cadre mondial a été le bloc des Etats stalinien autour duquel s'est organisée la "guerre froide". La coupure de l'Europe et de l'Allemagne a été le noeud à partir duquel le capitalisme est "reparti" avec une nouvelle phase d'accumulation.

Les courants trotskystes ont conçu la révolution comme l'extention du bloc soviétique combinée à sa régénération par la "révolution politique", pour la plupart d'entre eux (avec des préférences pour les Etats périphériques de ce bloc, le Viet-nam ou Cuba), ou inversement, dans le cas de Schachtman, ont pris ce bloc pour l'expression de la "barbarie" dans l'alternative "socialisme ou barbarie". Dans les deux cas, nous avons des analyses qui aboutissent au "campisme" ou à la politique du moindre mal, dans le camp stalinien dans la majorité des cas (ou ses succédanés : Cuba, courants tiers-mondistes), dans le camp impérialiste dans le cas de Schachtman. Ni les uns ni les autres ne sont parvenus à dégager une stratégie révolutionnaire combinant le combat contre les deux blocs (5).

La période 1949-1989 a connu pourtant de nombreuses percées révolutionnaires, de par l'action spontanée des masses, parfois nourrie par des courants trotskystes comme en Bolivie, et produisant la formation de courants nouveaux qui se sont finalement rangés dans l'ordre mondial tel qu'il était, du courant castriste lors de la révolution cubaine à l'irruption conjointe, à la fin des années 1970, du sandinisme au Nicaragua, de Solidarnosc en Pologne et du PT au Brésil.

Crises révolutionnaires en Bolivie, 1952, France et Allemagne orientale, 1953, Pologne et Hongrie, 1956, Cuba, 1959, France et Tchécoslovaquie, 1968, Bolivie, 1969-71, Chili, 1970-73, Portugal, 1974-75, Ethiopie, 1975-76, Iran, 1978-81, Nicaragua, 1979, Pologne, 1980-81... au moins ; conjonctions tendant à unir la lutte contre l'impérialisme et la lutte contre le stalinisme en Europe, 1953 et 1968.

Rien ne serait donc plus faux que de se représenter la période du second XX^o siècle comme n'ayant pas comporté de possibilités d'action révolutionnaire dans lesquelles une stratégie renouant réellement avec la méthode du programme de transition (c'est-à-dire avec le combat pour le pouvoir, la démocratie, contre les blocs, pour une politique étrangère démocratique et une union de peuples souverains sur cette base, notamment dans une Europe et une Allemagne réunifiées, sans OTAN ni Pacte de Varsovie), rien ne serait plus

faux que de croire après coup, maintenant que l'ordre mondial de cette période s'est effondré, qu'il constituait un verrou impossible à dévisser.

"Excuser" de cette manière l'orientation des courants se voulant révolutionnaires à cette époque, qui est encore celle de la jeunesse et donc de la formation de la plupart des cadres politiques d'aujourd'hui, c'est en fait apporter de l'eau au moulin pour continuer à reproduire cette impuissance intériorisée et refuser d'en sortir, et, pis, empêcher les jeunes de la briser, dans les circonstances de maintenant.

Le plus grand mouvement révolutionnaire de cette période est celui qui y a mis fin, qui a renversé l' "ordre de Yalta" en Europe en donc dans le monde, commencé d'ailleurs par la Commune de Pékin, écrasée dans le sang en juin 1989, et poursuivie par les mineurs russes, ukrainiens, biélorusses et kazakhs en grève l'été, et par le peuple allemand faisant tomber le Mur de Berlin et le rideau de fer à l'automne. L'implosion de l'URSS elle-même, que l'appareil bureaucratique, soutenu pour cela par Washington, n'arriva pas à maintenir, venait conclure ce cycle deux ans plus tard. Ce mouvement souffrait déjà d'une faiblesse "objective", à savoir que les travailleurs d'Europe de l'Ouest et d'Amérique du Nord, dans la période Reagan-Thatcher, venaient de subir de graves défaites, ce qui faisait obstacle à la réalisation d'une conjonction entre la révolution contre le stalinisme et la révolution contre l'impérialisme telle qu'elle s'était dessinée en 1953 et en 1968. Mais à cela s'ajouta l'absence totale de la part de quelque courant "révolutionnaire" que ce soit d'un combat à une échelle suffisante pour l'unité de l'Europe et l'indépendance de nations souveraines librement confédérées sur tout le continent, depuis des années et donc aussi en 1989-1991.

Les courants d'origine socialiste antibureaucratique qui dirigèrent les mouvements des masses en Europe centrale et orientale à ce moment là, laissés tous seuls par les révolutionnaires de l'Ouest, cadencés par le stalinisme et la social-démocratie, s'étaient adaptés au cadre de Yalta (ils appelaient cela, depuis les années 1970, l' "autolimitation") et formèrent alors des gouvernements de coalition avec la bureaucratie pour restaurer le capitalisme. Ce fut donc encore une révolution trahie, à grande échelle, et maquillée dans un grand tintamarre idéologique mondial en "fin du communisme".

Ce n'est pas de la faute des courants se voulant révolutionnaire si cette trahison ne s'est pas transformée à l'échelle mondiale en catastrophe pour la classe ouvrière à l'échelle mondiale durant les années 1990... Pour la plupart d'entre eux, la catastrophe s'était produite : les courants révolutionnaires après 1989, la plupart des trotskystes en tête, seront des orphelins du stalinisme.

Le modèle trotskyste de la secte décrit par Draper a donc une histoire :

1°) au moment de la fondation de la IV° Internationale il est un héritage, une limitation, un poids à porter, mais il n'invalide pas le combat qu'il entend alors mener.

2°) à la suite de la non-intervention de la majorité des trotskystes dans le processus de transformation de la seconde guerre impérialiste mondiale en guerre civile, il devient une forme cristallisée et inlassablement reproduite par scissiparité, qui est adaptée à l'ordre mondial contre-révolutionnaire : elle vise à son auto-reproduction, et donc, elle aussi, à sa façon, au maintien de cet ordre.

3°) ledit ordre s'étant effondré bien malgré elle, après 1989-1991 le modèle trotskyste de la secte va fournir :

A) une majorité de courants, les uns sous formes de sectes toujours, les autres sous forme de cercles sans orientations, les uns et les autres disposés autour du SU, qu'ils l'avouent ou non, un SU qui va "monter en première ligne" comme on va le voir (vote pour Chirac en France, participation à un gouvernement bourgeois clef au Brésil), tous représentant, contre la montée révolutionnaire et démocratique des jeunes générations, le poids du passé, du mort voulant saisir le vif : "comment, ces jeunes ne s'imaginent tout de même pas faire la révolution alors que nous n'avons plus le stalinisme et donc plus de programme, plus de référence, plus de modèle !?"

B) une minorité qui n'entend pas larguer son passé mais qui veut le comprendre pleinement pour servir aux nouvelles générations et faire avec elles la révolution, prendre le pouvoir, ici et maintenant, une minorité qui n'oppose pas "refondation programmatique" et combat posant la question du pouvoir mais qui comprend que soit on fait les deux ensemble, soit on ne fait ni l'un ni l'autre, et qui sur ce bagage regarde de l'avant en sachant qu'elle exprime le courant majoritaire pour la survie de l'humanité dans nos sociétés.

Minoritaires envers tous les rrrrrévolutionnaires, virtuellement majoritaires par rapport au mouvement réel.

Le présent texte s'inscrit évidemment dans ce cadre là.

(1) Je n'aborde même pas ici, comme on peut le constater, le problème de la nature de l'URSS. Draper pense évidemment que l'erreur de Trotsky sur ce point faussait le programme. En fait, les revendications de la "révolution politique" qui y sont exposées auraient à cette date été les mêmes pour qui aurait considéré l'URSS comme n'étant pas un "Etat ouvrier".

(2) L'exemple classique est celui de la phrase "*Les forces productives ont cessé de croître.*" L'inénarrable Daniel Glucstein a commis un livre, dans les années 1990, *Lutte des classes et mondialisation*, pour démontrer qu'en adhérant à cette formule le "courant communiste internationaliste du parti des travailleurs" démontrer sa fidélité unique aux principes révolutionnaires, tout en mangeant par ailleurs à la table de la bureaucratie ou encore de la Sécurité Militaire algérienne. Cela étant, il est possible de démontrer, dialectiquement, que cette phrase contient une idée tout à fait juste, mais là n'est en l'occurrence pas le problème.

(3) Un exemple encore ici : l' *échelle mobile des heures de travail*. C'est une formule ingénieuse et juste, mais personne n'est arrivée à la faire reprendre à une échelle de masse ces dernières années où le débat sur la RTT a pourtant été central. Car la méthode du programme de transition ne consiste pas à utiliser les revendications qu'il contient comme autant de bonnes recettes astucieuses pour montrer, à la manière d'un Proudhon il y a 150 ans ou de la CFDT dans les années 70, comment on pourrait organiser la société pour qu'elle tourne bien, ou comme des trucs pour "conscientiser" les masses, mais à partir du mouvement réel tel qu'il s'exprime pour, un pas en avant et en contact avec lui, poser la question du pouvoir.

(4) Comme disait Stéphane Just, bon théoricien et bon organisateur, figure typique et au meilleur sens du terme, car militant ouvrier honnête, du modèle trotskyste de la secte: "*Pendant la guerre, j'ai baisé*" (sa fermière allemande là où il était prisonnier), sous-entendu car il n'y avait rien d'autre à faire. Accord fondamental là-dessus entre un Stéphane Just et un Pierre Frank qui expliquera après la guerre que la IV^e Internationale a "tenu": l'auto-reproduction est devenu le but suprême, en lieu et place de la victoire de la révolution!

Il y a des exceptions. Chen Duxiu, le fondateur du communisme et du trotskysme chinois; Arpen Tavtian, militant arménien du groupe Manouchian donné par les stalinien à la Gestapo; le travail de "politique militaire du prolétariat" dirigé par Ted Grant dans l'armée britannique d'Afrique du Nord; le début d'une analyse sérieuse de la question nationale dans la guerre dans les thèses du premier secrétariat européen, de Marcel Hic; les articles de Van Heijenoort depuis San Francisco ... mais ces exceptions confirment la règle. Et la règle s'applique autant au courant *third camp* du WP qu'au reste du mouvement.

(5) Et ceci malgré le fait que l'unité mondiale de la lutte des classes, saisissant le fait que le rôle contre-révolutionnaire du stalinisme n'était pas opposé au capitalisme mais avait constitué la clef du rétablissement capitaliste après 1945, et comprenant qu'il n'y avait en réalité pas de dynamique expansionniste de la part du bloc soviétique, soit que cette dynamique soit affectée d'un signe positif (Pablo ...) soit qu'on la considère comme "impérialisme soviétique" (Schachtman et aussi Draper), l'unité mondiale de la lutte des classes, donc, a fait l'objet d'élaborations remarquables dans le courant lambertiste (puis de la part de Stéphane Just), ainsi que dans le courant impulsé par le SWP dans le SU dans les années 1970 puis, plus furtivement, dans l'esquisse d'un courant international anti-campiste au sein du SU au début des années 1990 avec le "courant Filoche" en France, l'ISG britannique et Socialist Action, héritier du SWP d'avant son passage au castrisme, et sans doute aussi dans quelques autres courants "orthodoxes" ayant combattu le pablisme. Les analyses de ces courants, reposant sur la compréhension de l'unité mondiale de la lutte des classes et opposées par là au campisme dans ses formes Pablo, Schachtman ou dans sa codification par le SU en 1963 à travers la théorie des "3 secteurs" de la révolution mondiale, n'ont pourtant jamais pu déboucher sur une stratégie révolutionnaire efficace, car elles ne se sont pas saisies de la tradition marxiste sur la démocratie, celle d'avant 1914 enterrée suite aux drames des années 1914-1923 et au stalinisme, et du même coup ont été incapables de mettre en cause la représentation des pays stalinien comme des "Etats ouvriers".

17. La période ouverte depuis 1989-1991, au-delà de la fumée idéologique sur la "fin du communisme" et la "fin de l'histoire" (une fumée dont l'essence, si j'ose dire, est partagée par les supporters du libéralisme et par les orphelins du stalinisme) est marquée par la perte terrible qu'est en vérité, pour l'impérialisme, le régime stalinien russe et le système qui gravitait autour de lui. Il n'a pas seulement perdu un allié, il a perdu le pilier de l'ordre contre-révolutionnaire mondial au moyen duquel il s'était refait une santé puis avait connu une nouvelle phase de développement, débouchant sur une nouvelle phase de ravages sans précédent pour la terre et pour l'humanité.

La tendance fondamentale de l'évolution de la situation politique mondiale depuis cette date, par à-coups, a été d'aller vers un déséquilibre croissant. Au départ de la nouvelle période, l'impérialisme avait pour lui l'héritage de la désorientation stalinienne. La chute du bloc soviétique est censée pour beaucoup de monde avoir "privé" le mouvement ouvrier de perspective, mais un mouvement ouvrier sans perspectives, capable par ses propres forces de travailler à en retrouver, est un mouvement ouvrier en bien meilleur état et dispositions qu'un mouvement ouvrier qui avait soi-disant pour "perspective" le "modèle soviétique", qui n'était d'ailleurs plus du tout un modèle depuis longtemps !

Cherchant à profiter au maximum de cet héritage et de son effet qu'était la désorientation momentanée entretenue à la suite de la chute du bloc soviétique, l'impérialisme américain voulait affirmer sa capacité à dominer le monde tout seul, en dehors d'une logique de bloc. Il a proclamé le "nouvel ordre mondial" (une idée et une formule d'ailleurs fournies par le dernier dirigeant du bloc soviétique, Mikhail Gorbatchev) et a conduit la première guerre du golfe.

Le cycle de guerres engagées par les Etats-Unis depuis, dans le monde entier, ponctué par les opérations du golfe, du Kosovo, par plusieurs autres dites "secondaires" (Panama, Haïti, Colombie, Somalie, Timor...), puis le second cycle engagé à partir des attentats du 11 septembre 2001 à New York et Washington, loin de ramener un ordre stable, ont entraîné systématiquement un désordre croissant, multipliant les questions nationales, les foyers de guerre et de dislocation des Etats, mais écartant aussi (jusqu'à ce qu'ils se retournent en leur contraire) les possibilités révolutionnaires dans les régions victimes. Ces guerres se sont combinées aux cycles d'expansion économique fondée sur la finance, la rente et la "consommation des ménages américains" (les guerres en étant des facteurs clef), alternant avec des crises et des krachs de plus en plus graves. Il faut y ajouter les guerres "ethniques" contre-révolutionnaires allumées par la ci-devant bureaucratie stalinienne en ex-Yougoslavie, dans le Caucase et l'Asie centrale, et l'apocalypse qui s'est abattue sur l'Afrique centrale, avec le génocide ruandais en point d'orgue, et d'autres secteurs du continent africain de l'Algérie au Libéria.

Je n'ai pas l'intention dans ce texte de donner une analyse globale de cette période. L'objectif ici est de dégager la manière de s'y prendre pour construire des partis et une Internationale révolutionnaires, démocratiques, représentant la majorité exploitée et opprimée. Pour cela, il était nécessaire de broser à grands traits ce tableau d'un monde où l'impérialisme nord-américain, déstabilisé, s'engage dans une refonte profonde des relations internationales dans laquelle, de déséquilibres en déséquilibres, il s'est affirmé comme le principal foyer de perturbation de l'ordre mondial.

Autrefois facteur d'ordre du monde, l'impérialisme américain a ensuite concentré sur lui les contradictions du monde. L'heure de vérité pour lui en ce domaine s'est abattue avec la chute du bloc stalinien. Le voilà maintenant premier facteur de désordre mondial (le terrorisme soi-disant islamique est évidemment le produit de l'impérialisme et dans une très large mesure son agent, sous le mode "monstre de Frankenstein"). Ceci a commencé à produire une modification radicale des relations entre puissances impérialistes. Entre le bloc européen centré sur l'Allemagne en quoi consiste de plus en plus l'Union Européenne, l'Amérique du Nord, le Japon, plus les Etats de grande taille d'Asie (Russie, Chine, Inde), l'horizon du XXI^e siècle pourrait être celui de la guerre.

Cependant, il n'y a pas défaite de la classe ouvrière et des peuples, des exploités et des opprimés, à l'échelle mondiale. Au contraire, la chute du Mur de Berlin et de l'URSS a soulevé une onde de choc libératoire dont tous les effets et toutes les dimensions sont encore, treize ans après, très loin de s'être tous fait sentir. Nous ne sommes absolument pas dans une période de défaites et de reculs, contrairement à la conviction profonde des orphelins du stalinisme. Cinq vagues de luttes de classe, de mouvements sociaux ayant le prolétariat en leurs coeurs, ont parcouru ou parcourent la planète depuis les années 1989-1991 :

1°) Le mouvement démocratique, ouvrier et national de 1989-1991, écrasé dans le sang en Chine et trahi dans le bloc soviétique, a laissé une trace profonde en même temps qu'une

désillusion absolue. N'ayant pas été reconnu comme un mouvement révolutionnaire par les "révolutionnaires" et, plus grave, par les classes ouvrières à l'Ouest, il semble s'être complètement étiolé. Mais il existe encore à l'état rampant, et se cherche dans le sens de la lutte pour les libertés contre les bureaucrates devenus capitalistes. En 1997 en Albanie, ce sont des conseils ouvriers et paysans, armés, qui ont spontanément surgi contre les bureaucrates et les mafieux. L'escalade serbe au Kosovo puis l'intervention impérialiste en Serbie ont été les réponses de "l'ordre mondial" à cette irruption révolutionnaire, généralement ignorée par les révolutionnaires en titre. La Russie reste grosse de développements possibles de ce type et la réflexion souterraine de son mouvement ouvrier se poursuit, capitale pour notre avenir à tous. Et en Chine, des forces profondes de révolte grondent.

2°) L'Afrique a connu une vague de mouvements pour la démocratie dans les mêmes années que le bloc soviétique s'effondrait. Et les guerres soi-disant "ethniques" ont été la "réponse" générale à ces mouvements, qui ont cependant arraché l'abrogation de l'apartheid en Afrique du Sud, ce qui n'est pas rien, et qui sont condamnés à mûrir en silence pour reprendre contre le pillage et les massacres à une plus grande échelle.

3°) Avec les grèves italiennes de l'automne 1994 et surtout les grèves françaises de l'automne 1995, les grandes grèves de masse dans les pays impérialistes, assorties de manifestation comparables à celle de l'Europe centrale et orientale en 1989, ont repris. Les grèves et l'irruption d'un syndicalisme indépendant en Corée du Sud, ainsi que la grève victorieuse d'UPS aux Etats-Unis en 1997, marquent également ce tournant. La succession de quasi coups d'Etat qu'ont connu les Etats-Unis depuis l'avènement de Bush est en grande partie la réponse du capital financier, mafieu et militaire à la remontée de la lutte des classes en Amérique. En Europe occidentale, les partis social-démocrates, flanqués ou non de partis néo-staliniens en perte de vitesse, ont pour une dernière fois, été portés au pouvoir et sont arrivés à avancer encore un peu dans les attaques anti-ouvrières au compte du capital. Cela débouche sur une confrontation aggravée. Les grèves de mai-juin 2003 en France, mouvement d'esprit pré-révolutionnaire, marquent cette nouvelle étape.

4°) Portées par cette reprise d'activité de la classe ouvrière dans les pays impérialistes, la jeunesse et des couches petites-bourgeoises (intellectuels, paysanneries) se sont, à partir des manifestations de Seattle fin 1999, engagés en partie dans la vague de rassemblements, de forums et de manifestations que l'on appelle le mouvement anti-mondialisation, puis altermondialiste. Isoler ce mouvement du reste des développements de la lutte des classes en en faisant, en dehors du temps et de l'espace, une miraculeuse résurgence de l'internationalisme, une sorte de nouvelle "nouvelle avant-garde large" (comme avant lui la vague de radicalisation de la jeunesse autour de 1968), est un erreur. Il n'existe que porté par la remobilisation prolétarienne. Mais il apporte la recherche d'une action mondiale. En fait, au grand dam de la plupart de ses chefs autoproclamés, il veut *poser la question du pouvoir à l'échelle mondiale*.

5°) A la fin des années 1990 et au début des années 2000, l'Amérique latine connaît, après les ravages du "néo-libéralisme", les soulèvements des couches sociales qui en sont non seulement les victimes, mais les produits: couches moyennes paupérisées, chômeurs, indiens planteurs de coca ... Crise révolutionnaire en Equateur en 1997. Argentinazo en 2001. Arrivée au pouvoir du PT brésilien qui forme avec le gouvernement Lula-Alencar-Rossetto le premier barrage à la révolution dans tout le continent (si ce barrage cède ou faillit à la tâche ce sera l'intervention militaire US à laquelle il aura ouvert la voie), et à présent révolution bolivienne.

Au total, on peut dire que la période ouverte depuis 1989-1991 renoue, sur une échelle supérieure, amplifiée, aggravée, par dessus le faux ordre de la période 1945-1989, avec la formule par laquelle Lénine désignait l'époque impérialiste: le temps *"des guerres et des révolutions"*.

Le mouvement des prolétaires, des exploités et des opprimés, sous les formes multiples que je viens d'évoquer et sous les formes nouvelles qui surgiront encore, se déploie dans des conditions nouvelles. Les obstacles internes auxquels il se heurte, la forme contemporaine de

la crise de la direction révolutionnaire, consistent bien entendu, c'est une évidence reconnue, dans les "vieux appareils" dominant par inertie, mais de plus en plus coupés de la masse, et de plus en plus considérés par elle comme lui étant étrangers. Ces appareils, "socialistes" et "communistes", ont cessé d'être réformistes, s'ils l'ont jamais été, et sont devenus des agents de contre-réformes. Cela ne signifie d'ailleurs pas, il faut le préciser, que les bases et les militants de ces partis soient devenus étrangers au mouvement ouvrier -ils sont toujours, bases et militants, le mouvement ouvrier- ni que leur politique soit perçue et doive l'être comme strictement équivalente à celle de la droite : la droite au pouvoir est "pire" qu'eux, mais si eux sont "moins pire", c'est de toutes façons pour préparer la voie au "pire".

Tel est le premier obstacle (tout du moins dans les pays européens). Il ne continue à jouer un rôle important que dans la mesure où à l'obstacle des réformistes sans réformes s'ajoute celui des révolutionnaires sans révolution. Sous deux formes génériques différentes, mais qui en fin de compte assument la même fonction, les révolutionnaires sans révolution sont aujourd'hui très occupés à tuer dans l'oeuf ce qui germe dans la jeunesse altermondialiste et à tourner le dos au mouvement réel de la classe ouvrière surtout lorsque, comme en France, il aurait de lui même fortement tendance à se tourner vers eux comme l'ont montré les élections présidentielles de 2001.

La première de ces formes est celle dont j'ai déjà parlée: celle des organisations ayant forme de secte ou de cercles sans orientation, ce qui se rejoint en fait, habitées par la nostalgie du stalinisme et des repères de l'époque tranquille qui a précédé 1989. En France, pour la LCR et pour LO, la révolution n'est pas à l'ordre du jour, la question du pouvoir n'est pas posée et il faut "faire céder le gouvernement". Qui préconise le combat pour chasser Chirac est, par eux, soupçonné de "menchevisme" ou d'opportunisme envers le PS (si ce n'est carrément de faire le jeu de Le Pen...): le monde renversé! (Mais n'est-ce pas le propre de l'idéologie que ce renversement?). Au Brésil, ils sont depuis fin 2002 une composante clef du gouvernement.

La seconde de ces formes est celle des courants nouveaux mais inspirés par l'ancien, qui apprécient positivement la chute du Mur de Berlin au lieu de s'en lamenter, et qui préconisent, selon la formule d'un vulgarisateur de leurs théories, John Holloway, de *changer le monde sans prendre le pouvoir*. Ces conceptions sont elles aussi issues de la période d'avant 1989 et, elles aussi, sous leur enveloppe moderne, sont vieilles. Negri a théorisé l'autonomie ouvrière sans prendre le pouvoir à l'ombre du stalinisme moderne du PC italien depuis des décennies. Le sous-commandant Marcos inverse la proposition substitutiste du Che, *Le premier devoir d'un révolutionnaire est de faire la révolution: avec lui ce premier devoir devient de ne surtout pas faire la révolution*.

Après dix ans d'observation, de confrontation, de discussions, de cohabitation, avec ces milieux politiques, orphelins du stalinisme ou apôtre de la non-révolution, j'affirme que les couches militantes qu'ils représentent sont un obstacle tout à fait majeur à la formation d'organisations non sectaires aujourd'hui, ouvrant la voie à la montée des masses vers le pouvoir.

Un centre politique doit s'adresser à toutes et à tous. Il ne faut pas considérer que tel ou tel, militant, groupe ou organisation, est définitivement cantonné dans tel ou tel rôle. Ceci posé, il y a une évolution incontestable, dans le bon sens, sur une décennie, de son milieu d'intervention pour un centre politique diffusant des idées, faisant des propositions, élaborant des théories, et agissant. L'*Iskra* intervenait dans le cadre du POSDR. Et nous ?

Au début de la décennie, nous avions en moyenne affaire à des militants. Donc, des militants des vieux partis et organisations, plus ou moins déçus et dépités. Les expériences de la chute du bloc soviétique et de la gestion gouvernementale social-libérale avaient mis tout le monde au même niveau, semblait-il -dans la même dèche et le même désarroi. Ainsi le pensaient les orphelins du stalinisme-, ce qui avait l'avantage de minoriser les attitudes d'exclusion et de refus du débat, mais ce débat devenait souvent une espèce de lamentation sans grand intérêt. Au fur et à mesure que la situation a muri, et voilà bientôt 15 ans depuis la fin de Yalta qu'elle mûrit, sont arrivés les jeunes et, comme on le voit en France depuis les grèves du printemps 2003, mais comme on doit le voir aussi dans pleins d'autres pays,

arrivent maintenant de gros bataillons d'ouvriers, de chômeurs, d'enseignants, de syndicalistes, relativement vierge par rapport aux "vieux" militants et n'ayant pas, ou beaucoup moins, leurs préjugés.

Les vieux militants s'esbaudissent en général devant le fait que les grévistes de mai et juin 2003 en France ont compris qu'il y a un enjeu de "civilisation", que c'est la société de demain, la nôtre et celle de nos enfants, qui sont l'enjeu de la lutte. Les vieux militants croient par là que les nouvelles couches qui montent au combat politique en dehors de tout cadre organisé pré-établi, découvrent ce que, dans leur science ils savaient déjà, eux, à savoir l'anticapitalisme. Mais ils ont souvent bien du mal à voir que cette "découverte" est très naturelle, et qu'elle n'est pas séparable d'une aspiration démocratique immédiate au débouché politique. Les nouvelles couches combattantes ne vont guère s'intéresser à quelqu'un qui viendra les entretenir de la "civilisation" ou du "rapport social" qu'il serait bon de cultiver. Elles recherchent le réel et l'action, et pour cela la théorie est valable, pas autrement. C'est en ce sens que ces grèves avaient un contenu pré-révolutionnaire: par le niveau de conscience qu'elles ont forgé.

Sous des formes diverses selon les pays, l'évolution qui se fait jour en France est internationale. Le milieu d'intervention pour des centres politiques partant de l'état actuel et réel du mouvement pour poser la question du pouvoir est là. Que ces centres fleurissent et commencent à se coordonner est la tâche de l'heure.

"Poser la question du pouvoir", enfin, se situe bien entendu au niveau de chaque pays, mais pas seulement.

Au niveau de chaque pays. En France, renverser le régime, commencer à introduire la perspective d'une assemblée constituante et d'assemblées élues à tous les niveaux, dont les entreprises, contre l'Etat et les patrons, et du rassemblement pour préparer cela des militants de tous les courants politiques et syndicaux, est la tâche du moment. Des pas réels peuvent être faits en ce sens. Les partisans de la mise en avant de leur idéologie "révolutionnaire", "anticapitaliste" ou "antilibérale" sont les principaux adversaires de cette tâche dont ils pourraient devenir les meilleurs militants s'ils comprenaient la réalité et sortaient du passé. Non seulement l'avenir de Laurent Fabius, mais tout de suite celui de Chirac et de Raffarin, dépend dans des proportions que je n'ose pas crier sur les toits de l'entêtement de ces militants...

Passons, dans ce texte, sur la question du pouvoir en Allemagne, en Grande-Bretagne, au Brésil, en Bolivie ... Venons-en aux Etats-Unis, c'est-à-dire au monde. La présence d'une camarilla d'illuminés, de pétroliers et d'espions à la tête de la première puissance mondiale est en effet un tournant, et un problème majeur. La "question Bush", c'est la question du pouvoir et de la démocratie à l'échelle mondiale. Alors que des secteurs considérables de nos "vieux militants", orphelins du stalinisme, trotskystes sectaires et altermondialistes-qui-ne-veulent-pas-prendre-le-pouvoir en sont encore au soutien vaguement critique à tout ce qui bouge, la kalach' à la main, dans l'espoir insensé et meurtrier de refaire Stalingrad contre Bush, ceux qui veulent vraiment servir la classe ouvrière ont la tâche de lier le mouvement mondial de celle-ci, et la jeunesse altermondialiste, aux luttes de classe en Amérique, d'asseoir les uns et les autres sur l'exigence de démocratie, pour une Amérique où le droit de vote ait un sens, avec une politique étrangère démocratique lui permettant de jouer un grand rôle mondial au service du progrès, vers l'union libre des nations souveraines du monde entier. Elaborer une telle politique, une stratégie révolutionnaire pour tout de suite, voilà l'autre tâche du moment.